

LES GERBES

ANNETTE SAINT-AMANT

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

PRÉFACE DE
L'ABBÉ LIONEL GROULX



*Librairie d'Action
canadienne-française Ltd.*

1929

BJ
1482
S13
1929

MAIN

Ex LIBRIS
UNIVERSITATIS
ALBERTAENSIS



Madame Geo. Bonchard.

**L'ART D'ÊTRE
HEUREUSE**

ANNETTE SAINT-AMANT

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

PRÉFACE

de

L'ABBÉ LIONEL GROULX



*Librairie d'Action
canadienne-française Ltée*

MONTREAL
1929

173/95

UNIVERSITY
OF ALBERTA LIBRARY

PRÉFACE

Chroniques féminines! Deux mots, qui, dans l'esprit de plusieurs, s'aggravent l'un l'autre. Les lettres canadiennes offrent pourtant quelques exceptions. J'ai l'assurance que ce petit livre qui nous vient de Winnipeg, en apporte une autre.

Les Canadiens de l'Ouest vivent dans une très particulière atmosphère. L'épopée des découvreurs, l'épopée plus belle encore des missionnaires catholiques, tous ces grands souvenirs qui les avertissent de la dignité de leur race, leur imposent déjà une attitude morale. D'autre part, ils se voient le groupe de notre famille française le plus méconnu dans la noblesse de ses origines et de ses services passés. Les crises de gallophobie se promènent épidémiquement d'un bout à l'autre de notre pays. Croit-on le calme et le bon sens à jamais revenus? Tantôt à l'est,

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

tantôt à l'ouest, tantôt au centre, rugissent tout à coup les vieux cratères mal éteints. Plus que d'autres, nos frères de l'Ouest ont connu ces furieuses éruptions. Leur âme en a gardé quelque chose. Lisez leurs écrits, leurs journaux; écoutez les discours de leur élite: plus qu'ailleurs un sens y transparait, le sens collectif; une note tend à dominer, que j'oserai appeler la note héroïque. Pour la défense de l'héritage commun, l'appel est constant à se serrer fraternellement les coudes, à tendre, jusqu'à l'âpre limite, la volonté individuelle et collective.

* * *

L'Art d'être heureuse de Mme Annette Saint-Amant procède de cet esprit. Rien ici d'un petit conte bleu, d'une recette parfumée de médecin "Tant-Mieux" pour faire éclore les bonheurs mièvres et factices. L'Art d'être heureuse, c'est essentiellement une discipline d'énergie. Pour l'écrivain féminin, le bonheur se conquiert; affaire de volonté, il exige d'abord l'empire sur soi, sur ses égoïsmes, ses fantaisies. En outre, le bonheur est fait du bonheur des autres, autant que du sien propre. On nous en avertit joliment: "Il faut savoir courir après la chance de faire plaisir."

PRÉFACE

Le bonheur exige donc les plus hautes vertus d'abnégation, celles-là même qui s'achèvent sur les sommets de la charité chrétienne.

Pour exigeant qu'il soit d'effort, le bonheur ne consiste point dans le seul accomplissement des devoirs difficiles et grandioses. Il y a l'art d'utiliser sa vie, d'y mettre à toute heure quelque chose de grand, mais par la seule empreinte d'une grande âme sur les menues actions quotidiennes. "Aujourd'hui comme jadis, une vie simple, libre et paisible, féconde en petites joies et en grands devoirs, est toujours le sol où fleurit le plus aisément le bonheur." Où fleurit aussi la grandeur, aurait pu ajouter l'écrivain, car, pour Mme Annette Saint-Amant, ceux qu'elle appelle les "allumeurs de phare", ne sont-ce point "tous les cœurs qui aiment et se dévouent, innombrable et vaillante armée des petites âmes oublieuses d'elles-mêmes et qui chaque jour s'immolent au service du prochain?"

C'est dire que, pour concevoir la grandeur féminine, cette femme n'a nul besoin de s'exiler de son sexe, ni de considérer le foyer familial comme un externat. Le rôle de la jeune fille, elle l'aperçoit fort peu dans l'unique souci du chiffon et du caquetage, dans

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

les parties de "bridge" nocturnes, dans les audaces du dévêtement et du garçonisme. Pardon, Mesdemoiselles; elle vous voit tout bonnement à la maison, "entre la maman embesognée et le père accablé de soucis, parmi la gent turbulente des petits frères", se faisant "la pure, l'étincelante incarnation de la tendresse harmonieuse et inlassable". Pour empêcher cette apparition gracieuse de s'évanouir, quels appels presque enflammés ne sait-elle pas trouver! "Mes petites soeurs canadiennes", crie-t-elle un jour, "vous qui êtes ce que la race a de plus gracieux et de plus pur, vous en qui l'on s'attend à trouver toutes les délicatesses unies à toutes les vertus, n'allez pas, de grâce, laisser flétrir entre vos doigts la petite fleur bleue d'idéal et de candeur dont votre fraîche jeunesse est le jardin choisi".

* * *

Poésie d'un autre âge, rêverie de cordon bleu d'opéra, diront les émancipées d'aujourd'hui. Qu'elles se détrompent. Cette femme-écrivain est une grande réaliste. Pour être éthérée, sa philosophie n'a rien d'évaporé. Si les plaies d'argent ne lui paraissent nullement mortelles, de l'argent elle prêche pourtant l'utilité. Elle admire les attitudes char-

PRÉFACE

mantes et classiques prêtées à la femme par les peintres et les sculpteurs. Mais savez-vous par quel aspect de la vie féminine, elle voudrait que plus souvent fut obsédée la pensée de l'artiste? Par "le rôle banal peut-être, sans attraits, mais si bienfaisant de la femme trésorière du foyer, comptable avisée et administratrice diligente du foyer domestique".

* * *

D'ailleurs ses préoccupations et ses besoins familiales ne l'empêchent nullement de regarder par-dessus ses casseroles et par-dessus le berceau de ses enfants, tellement le vrai moyen d'agrandir son rôle, est-ce encore de n'en pas sortir. Mme Annette Saint-Amant veut que la femme qui en a le loisir, se donne une vie intellectuelle. Elle lui fait un devoir de se tenir au courant, de se renseigner — eh! oui, — jusque sur les choses de la politique. Elle ne croit point que s'afficher indifférente au sentiment national, soit distinction. Par delà son foyer et sa famille, elle trouve le temps de s'intéresser à la plus grande famille de sa race. Pour que tout aille mieux dans nos affaires nationales, elle veut absolument "que les femmes s'en mêlent". Lisez, par exemple, ce qu'elle écrit sur le rôle des mères

canadiennes "en face de l'avenir". Aux femmes, aux jeunes filles françaises de sa province, elle assigne un poste dans les associations nationales; elle recommande aux siens toutes les distinctions, et d'abord la politesse, le bon langage, non simplement, comme "un mérite désirable", mais "comme un devoir". A la sortie d'une école, lui arrive-t-il d'entendre de petits Canadiens français défigurer leur langue de triviolités et d'anglicismes, elle s'afflige et s'écrie magnifiquement: "Que n'avons-nous assez de coeur et de fierté pour souffrir, comme d'une infirmité personnelle, de tout ce qui peut entamer la force de résistance de notre race ou diminuer son prestige!" "Nos fils ressemblent à nos pensées les plus profondes". On dirait que ce mot de Barrès, qu'elle cite volontiers, a tenu constamment en alerte la conscience de cette Québécoise émigrée dans l'Ouest.

* * *

L'Art d'être heureuse révélera, croyons-nous, un écrivain fort distingué et une âme de femme très noble. Elle fut une réaction vivante contre toutes les légèretés, tous les abandons féminins. Qui contestera que ce ne soit aujourd'hui une façon d'être héroïne?

PRÉFACE

En lisant son petit livre posthume, que nous présentent les mains pieuses de M. Donatien Frémont, on regrettera que cette claire et généreuse intelligence n'ait pu donner sa pleine lumière. On saura gré à la fidélité d'un grand souvenir d'avoir rallumé la mèche prématurément éteinte.

LIONEL GROULX, *ptre.*



L'art d'être heureuse

Le plus souvent on cherche son bonheur comme on cherche ses lunettes : quand on les a sur le nez.

Gustave Droz.

VOUS désirez être heureuse, mais le voulez-vous ? Le voulez-vous sincèrement, ardemment, avec persévérance et conviction ? Croyez-vous que le bonheur est là à la portée de vos désirs, qu'il rôde autour de votre vie et que vous pouvez en faire, à votre gré, votre compagnon de route ? Allez-vous, vous-même, à sa recherche, ou bien attendez-vous dans la désolation, dans l'ennui, que le hasard lui fasse croiser votre chemin ? Appliquez-vous à le conquérir la même finesse que vous mettez à satisfaire le moindre de vos caprices, le même souci

que vous apportez au choix d'une toilette, à l'achat d'un meuble nouveau?

On se dit malheureuse, on croit l'être; on l'est, de ce fait, véritablement. Et tandis que l'on se préoccupe des plus infimes détails de son existence matérielle, jamais l'on ne s'arrête pour plonger jusqu'au fond de sa vie le regard intelligent et scrutateur qui ferait découvrir... la simple toile d'araignée souvent qui s'interpose entre le bonheur et soi.

Je ne parle pas des grandes épreuves providentielles et inévitables qui viennent, un jour ou l'autre, envelopper de deuil une destinée: même celles-là, pourtant, ont la figure douce pour l'oeil qu'illumine la foi et ne sauraient détruire en l'âme la joie chrétienne. Mais à côté de douleurs vraies, que de maux imaginaires! Que de peines l'on se forge soi-même, comme à plaisir!

La plupart des menus ennuis dont la multiplicité finalement nous accable sont la conséquence de nos défauts mignons,

bien plus que celle des événements extérieurs ou de la prétendue malice du prochain.

On est, à la maison, grincheuse, insupportable, et l'on s'étonne que le pauvre mari, lui, ne soit pas tout miel, tout sourire. Les succès des autres, leurs avantages d'esprit ou de fortune offusquent notre vanité, excitent notre envie; nous voilà moroses, mécontentes de notre sort, ruminant mille comparaisons injustes, mille regrets déprimants... N'est-ce pas notre susceptibilité qui transforme en blessure amère la moindre égratignure? N'est-ce pas notre égoïsme qui nous fait demander à la vie plus qu'elle ne peut nous donner, lassant ceux-là mêmes qui nous aiment le mieux par nos exigences et nos caprices? C'est encore, bien souvent, notre propre esprit de contradiction, qui multiplie au foyer les conflits douloureux, source de tant de larmes.

Alors, trêve de récriminations! Nous voulons être heureuses: allons à la con-

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

quête de notre bonheur! Tout d'abord, corrigeons nos défauts. En devenant meilleures, nous aurons toutes les chances de proclamer à notre tour que "le plus souvent on cherche son bonheur comme on cherche ses lunettes, lorsqu'on les a sur le nez".



Aimer sa vie

A TRAVERS les branches de mes sapins je regarde le crépuscule qui dore et rougit l'horizon. La coloration vive de l'azur me semble l'image de la splendeur que projette sur la banalité de nos jours le rayonnement de quelque grande pensée inspiratrice et directrice de la vie.

Bien des aphorismes de philosophes et de "marchands de bonheur" se présentent aussitôt à ma mémoire. Aucun ne vaut la formule chrétienne: malgré ses déceptions et ses déboires, il faut aimer sa vie, parce qu'elle est celle qui répond aux vœux du bon Dieu sur nous.

Je me rappelle le soir semblable à celui-ci où j'appris ce très simple secret du bonheur.

* * *

On m'avait dit: Il est une vérité sous l'influence de laquelle tout se transforme et s'illumine. Le fardeau des tâches quotidiennes s'allège. Le devoir jusque-là sans attrait revêt une mystérieuse beauté. Telle pauvre âme accablée de regrets ou rivée à quelque chimérique espoir gémissait: "Ah! la vie! la triste vie!" Cette âme accepte maintenant dans la paix et la joie l'humilité de son sort et les inévitables meurtrissures de la destinée.

J'avais supplié: "Oh! révélez-moi, je vous prie, ce merveilleux secret".

* * *

A travers les branches de mes sapins je regarde le crépuscule qui déjà s'éteint à l'horizon. J'écoute... Et dans les souffles qui passent je crois entendre l'écho d'une voix chère et lointaine.

Elle me répète: "Se tenir au poste qui nous est destiné, accomplir de son mieux le petit rôle obscur que la Providence nous assigne, aimer la vie telle que le bon

Dieu l'a faite pour chacun de nous: c'est dans l'ordre, c'est concourir au grand dessein providentiel, comme le fait à sa manière le petit grain de sable qui contribue à former le rivage de l'océan — et c'est en même temps le secret du bonheur''.



Sourire quand même

FADETTE, la sage, pratique, et très spirituelle chroniqueuse du “Devoir”, se moque aimablement, dans une de ses “Lettres”, de ces petites femmes querelleuses et boudeuses, qui discutent et disputent “sans bonne foi ni raison” à propos de tout et de rien, et qui, insupportables et revêches à la maison, deviennent subitement, à l’égard des étrangers, toute complaisance, toute gracieuseté. Et Fadette, après avoir démontré les inconvénients et la gaucherie de tels procédés, conclut: “Alors, s’il y avait autant à gagner à nous taire, ne pourrions-nous l’essayer plus souvent, peut-être?”

Ceci m’a semblé un fort judicieux conseil à répéter. Ne serait-il point, dans

une sphère supérieure, le quasi équivalent de ce philtre merveilleux susceptible de “guérir tous les maux” et que nos moralistes, plus heureux que les alchimistes d’antan, auraient enfin trouvé?

Que de regrets, en effet, que de remords, que de chagrins cruels n’a pas causés souvent une seule parole échappée dans un mouvement d’humeur, sitôt désavouée, mais qui n’en demeure pas moins grimaçante et perfide, entre des coeurs faits pour se comprendre et s’aimer!...

Nos impatiences, direz-vous, n’ont point toujours de si déplorables suites. Hé! n’est-ce donc rien que ces mille petits nuages qui assombrissent la vie, ce malaise dans la famille, ces heurts, ces froissements que provoquent tout mot amer, toute riposte trop vive?

Nous taire donc, malgré l’orage rester sereines, oublier la peine qu’involontairement, sans doute, l’on nous fait — et sourire quand même...

* * *

Le joli mot, “sourire”, et qu’on dirait pointillé de soleil!... Il évoque et symbolise la mission très douce de la jeune fille: être partout, mais plus particulièrement à la maison, entre la maman embesognée et le père accablé de soucis, parmi la gent turbulente des petits frères, la pure, l’étincelante incarnation de la tendresse harmonieuse et inlassable, de la gaieté printanière, de la bonté qui rayonne.

Rôle difficile, parfois, vous ne l’ignorez pas, et qui demande, avec beaucoup d’adresse, plus encore de vertu... Quelle jeune fille chrétienne pourtant ne le peut généreusement pratiquer quand, pour prix de sa peine, doit flotter autour d’elle un parfum suave de paix et de bonne entente?

Que le rayonnement de notre sourire, que notre douceur et notre bienveillance aillent réjouir et consoler tous ceux qui souffrent, tous ceux que la vie a meurtris ou qu’elle accable de sa grande tristesse: les vieillards, — et un dernier rayon luira

dans leurs yeux que les larmes ont ternis; les malades, — ils salueront notre venue, et notre sympathie sera rafraîchissante à leurs coeurs angoissés comme la rosée du matin; les pauvres surtout, pauvres en argent, pauvres en amour... Que tous sentent en nous vibrer une âme compatissante et fraternelle, et que jamais leurs récriminations ni leurs plaintes ne nous rebutent!

O nous, mes soeurs, que le bon Dieu a faites, plus que tous autres, dispensatrices du bonheur, ne craignons pas de le faire diffuser trop abondamment dans le rayon de notre existence. Créons la joie. Les coeurs nous béniront qui en sont altérés.



Argent et bonheur

LA question d'argent tient dans la vie un rôle si important qu'il est impossible de la méconnaître ou de la dédaigner. La traiter de haut, ressasser les vieux dictons: pauvreté n'est pas vice... l'argent ne donne pas le bonheur... ne change rien à la réalité des faits. La majorité des soucis, des inquiétudes, des souffrances même dont gémit l'humanité provient du manque d'argent. On imagine mal un foyer heureux là où les dettes crient, où les parents se demandent avec angoisse s'ils pourront subvenir, demain, aux besoins de leurs enfants. Même les plus exquises joies de l'existence — joies de l'esprit, joies du cœur — comportent, hélas! la note à payer. On n'étudie pas

sans argent, on ne voyage pas sans argent, on ne se marie pas sans argent.

Si méprisable soit-il en lui-même, le "vil métal" n'en est donc pas moins nécessaire; il est un élément essentiel de vie sereine et heureuse.

La grande erreur est de croire qu'il en faut beaucoup et que les plus gros sac d'écus, le livret de banque le mieux rempli représentent la plus substantielle somme de bonheur.

Connaissez-vous de ces gens qui n'ont d'autre horizon que le cercle de leurs billets bleus, qui évaluent tout à sa représentation proportionnelle en piastres et en sous et qui entrevoient comme le point culminant de leur destinée le jour où ils pourront enfin s'écrier avec allégresse et défi: "Nous sommes riches!"?

Ames sordides et coeurs bas... Ne cherchons pas la félicité rêvée dans les sentiers qu'ils nous tracent: nous ne rencontrerions que sentiments desséchés, ruine de tout idéal et de la vraie joie, qui

est dilatation et non pas rétrécissement de la vie.

Un peu d'argent facilite le bonheur; beaucoup d'argent en éloigne souvent, ou, du moins, ne peut rien ajouter à celui que l'on possède déjà. Quand vous habiteriez un palais au lieu d'une humble demeure, en seriez-vous mieux à l'abri des dangers du dehors? Les mets les plus recherchés apaiseraient-ils davantage votre faim que le bon et solide dîner qui vous attend au retour de l'ouvrage? Madame a cinquante robes à sa disposition: en portera-t-elle quand même plus d'une à la fois?

La médiocrité de fortune n'est odieuse qu'à ceux qui n'en savent pas comprendre les bienfaits; elle ne rend malheureux que les sots qui s'obstinent à camoufler la réalité et à imiter les riches, au lieu d'accepter simplement leur position, de l'envisager bravement et d'y conformer sagement leur existence. On privera sa famille du nécessaire pour recevoir avec

élégance les étrangers; on grelottera, l'hiver, faute de chauds vêtements, mais l'on paraîtra attifée de soie et de prétentieux atours. Pauvreté à clinquant plus misérable, peut-être, que la vraie pauvreté en haillons!

L'homme heureux de la légende n'avait pas de chemise. On peut sûrement se montrer plus exigeant sans cesser d'être raisonnable. Mais aujourd'hui comme jadis, une vie simple, libre et paisible, féconde en petites joies et en grands devoirs, est toujours le sol où fleurit le plus aisément le bonheur.



A deux

L'ERREUR de tant de jeunes filles qui entrevoient chimériquement le mariage comme un rêve de plaisir et de liberté est certes pleine de périls. Elle ne me paraît pas cependant aussi funeste que le désenchantement précoce de celles à qui des paroles inconsidérées ou des lectures imprudentes ont fait concevoir la vie à deux comme un enlissement dans la servitude et une succession de pénibles et rebutants devoirs.

Voyez-vous cette petite malheureuse marcher à l'autel en gémissant d'avance sur son triste sort?... La kyrielle des infortunes conjugales, que ressassent, le plus souvent sans conviction, les femmes à court de propos, hante son imagination.

Elle croit à la multitude fabuleuse des foyers disjoints, des amours en ruines, des maris égoïstes et volages. Elle se fait une âme larmoyante et plaintive avant la lettre. Et parce qu'elle s'attend aux pires calamités, la voilà d'ores et déjà à l'affût de l'imperceptible indice qui devra marquer la fêlure initiale de sa joie de jeune épousée.

Dans son esprit, rien d'étonnant que la plus futile déconvenue, qu'un manque d'égards involontaire prenne des proportions démesurées. Les toutes petites nuées se massent en ciel d'orage et peu à peu le bonheur sombre — uniquement parce qu'on a cru qu'il fallait qu'il sombrât.

Les mères ont ici une lourde responsabilité, car ce sont elles souvent qui mettent ces fausses idées dans les jeunes têtes. Parce qu'elles sont lasses physiquement et moralement, faut-il que leurs filles le soient aussi... par anticipation, et qu'elles abordent la vie sans enthousiasme ni ressort?

Le bon Dieu n'a institué le mariage pour le malheur de personne. Un commentateur de Louis Veuillot disait: "Il a fait pour lui-même une si douce expérience du mariage qu'il ne saurait avoir de craintes pour ceux qui vont courir cette grande fortune lorsqu'ils s'y prennent chrétiennement".

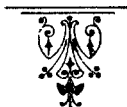
A cette préparation sérieuse et chrétienne, ajoutez le devoir accepté de bonne grâce et accompli de bonne humeur, contentez-vous de cueillir les joies qui fleurissent à votre portée sans envier celles des jardins d'alentour, installez en maître à votre foyer l'ange du sourire et des petites attentions, et vous avez toutes chances de ne pas vous piquer aux épines cachées sous les plus belles roses.

Voilà ce qu'il faut enseigner aux jeunes filles.

Peut-être alors songeront-elles, l'heure venue, à entourer d'une plus active vigilance la merveilleuse petite flamme "sans quoi les choses ne seraient

A DEUX

que ce qu'elles sont..." Et elles trouveront trop brève à leur gré la claire route où l'on chemine à deux, d'un seul pas, d'un seul coeur.



Servir

IL me souvient qu'étant fillette et déjà grande liseuse, la biographie de Robert-Louis Stevenson avait enchanté mon imagination. Je ne trouvais rien de plus beau que la vie de cet écrivain, malade, déçu dès ses premières ambitions, mais qui sut néanmoins réaliser le rêve de sa jeunesse: "bâtir des phares", en allumant au coeur de ses oeuvres la flamme d'idéal et de beauté qui fit, de chacune, un véritable foyer de lumière.

Plus tard l'histoire m'ouvrit ses pages merveilleuses et Stevenson ne fut plus isolé sur le haut piédestal dressé par ma candeur...

Près de moi enfin, d'humbles, mais

nobles vies rayonnaient. Je les observai : à mes yeux ravis, les allumeurs de phares, apparurent soudain légion !

Ne sont-ce pas tous les coeurs qui aiment et se dévouent, innombrable et vaillante armée des petites âmes oublieuses d'elles-mêmes et qui chaque jour s'immolent au service du prochain ?

Servir, mot sublime, dont on méconnaît trop la signification très haute. C'est sortir de soi-même, se surpasser en quelque sorte. C'est l'amour en acte, la vie intensifiée et agrandie. Et c'est l'honneur suprême du chrétien depuis que "celui qui fut grand parmi nous s'est fait le serviteur de tous".

Que de joie surtout, que de bonheur projette en l'âme l'exercice de ce noble devoir ! La plus misérable existence en est transfigurée, et celle qu'un obscur égoïsme étreignait soudain se dilate, s'exalte et resplendit...

Servir, c'est régner. "Si on résiste à la beauté, à la fortune, à l'esprit, au plai-

sir, à la science, il est inouï qu'on résiste au dévouement, à la bonté, à l'amour", disait Mgr Tissier aux dames de Chartres; et Fadette, dans l'une de ses "Lettres" les plus touchantes, célèbre à son tour la divine charité et sa grâce toute-puissante: "A la lueur vive que les autres ont besoin de nos forces, dit-elle, nous reprenons courage, nous voulons recommencer à vivre, à lutter, à souffrir. Nous nous relevons dans un mouvement de vaillance devant lequel les anges doivent s'incliner. N'est-il pas merveilleux que le remède à nos maux soit de soulager ceux des autres, que notre consolation soit de nous oublier pour nous pencher sur des souffrances étrangères?"

Laissons donc s'ouvrir en nos coeurs ces ineffables sources d'amour, de dévouement, d'abnégation. Nous comprendrons alors que la charité ne consiste pas tant à répandre les dons matériels qu'à envelopper d'un chaud manteau de sympathie les âmes douloureuses, à ranimer

SERVIR

les confiances mortes, à faire rayonner autour de nous la joie.

Et ce sera notre manière, la meilleure, n'en doutons pas, de servir efficacement le prochain et de "bâtir des phares" pour les voyageurs qui descendent, à travers les brumes et les écueils, le fleuve tourmenté de la vie.



Monnaie d'amour

ILS sont bien malheureux ceux qui n'ont pas la chance de faire plaisir!"

Ce joli mot d'un bon Canadien, je me le suis souvent rappelé devant certaines mines obstinément revêches, devant l'attitude renfrognée ou hostile de tant de gens vis-à-vis les uns des autres. Pour ceux-là, "la chance de faire plaisir", quel accouplement ironique de mots! C'est bien plutôt "la malchance de faire plaisir" qu'ils redoutent. On le devine aux soins assidus qu'ils mettent à contrarier et à déplaire, aux occasions qu'ils ne manquent pas de dire quelque parole désobligeante, de refuser un service, de barrer durement la route aux plus généreuses avances d'entente harmonieuse et douce.

Vrais porcs-épics, chacun de leurs sentiments, chacune de leurs paroles, chacun de leurs actes, sont comme autant de piquants hérissés. Ils ne peuvent ni parler, ni agir, sans blesser quelqu'un au vif.

La chance de faire plaisir... Comme il la saisit au contraire avec avidité, cet être privilégié dont c'est "le don précieux et charmant" de créer autour de lui comme une atmosphère de sérénité et de joie. Voyez cette physionomie radieuse de cordialité souriante, cette facilité de main tendue qui charme, cette indulgence envers les importuns, cet empressement à être utile qui lui gagne les cœurs. Partout la chance de faire plaisir le suit, parce que sa volonté est sans cesse à l'affût du plus mince hasard favorable. Partout il laisse après lui comme une lumineuse traînée de bonheur.

Ce bonheur des autres, n'est-ce pas le soleil dont les rayons, à leur tour, pénètrent sa propre vie pour l'éclairer, l'embellir, y faire germer les plus exquises

fleurs de contentement et de paix? On ne donne pas le meilleur de soi-même sans être payé de retour. Le sourire appelle le sourire, un procédé aimable en attire un autre et tout bienfait, dès ici-bas, apporte sa récompense.

Qui de vous n'a rêvé, un jour ou l'autre, de circonstances héroïques où l'on pourrait, par quelque acte de dévouement sublime, prouver à un être chéri la grandeur de son amour? On se jetterait au milieu des flammes, on braverait des flots courroucés, on serait magnifique d'abnégation et de courage parmi les haillons de la plus noire misère...

Pourquoi chercher midi à quatorze heures? En amour comme en vertu, l'occasion de faire des grandes choses se présente rarement et qui l'attend risque fort de passer à l'autre vie sans l'avoir rencontrée.

C'est tout le long de sa route qu'il faut donner tout son coeur. C'est dans les mille détails de la vie quotidienne qu'il faut

MONNAIE D'AMOUR

faire luire sa tendresse, et les petites chances de faire plaisir sont la monnaie d'amour par excellence.

Un jour viendra peut-être, mais il sera trop tard, où nous regretterons amèrement de n'avoir pas su mieux profiter de ce trésor. Soyons-en prodigues tandis qu'il en est temps.



Du coeur au visage

SI les clairs jours d'été où le soleil épanche l'éblouissement de sa lumière sont une féerie, une triomphante fête de joie, cette période de fin de saison à l'éclat adouci, aux teintes discrètes, aux matins parfois légèrement embués, possède également ses charmes.

Quand de fins nuages surtout voyagent sur le bleu uniforme du ciel, je me plais à suivre les subtiles variations de leurs contours, à les regarder successivement s'allumer et s'éteindre, selon le jeu des rayons qui les traversent. Ils éveillent en moi mille impressions diverses. Ils me font quelquefois penser à ces physiologies translucides où la plus fugace émotion se reflète, où l'âme apparaît comme à fleur de peau.

On a beaucoup étudié ces mystérieuses concordances du physique et du moral et les phénomènes qui en résultent. Certains philosophes y ont trouvé une preuve vivante de l'existence de l'âme; d'autres ont palpé les cerveaux, scruté les traits du visage, pour y découvrir les particularités du caractère, les secrets les plus intimes de la vie; quelques-uns, poussant plus loin leurs déductions, ont cru tout possible à l'esprit gouvernant la matière: ils lui ont demandé la guérison de leurs maux, le triomphe sur l'adversité, sur la vieillesse, sur la mort même! Les "Christian Scientists", partisans de cette doctrine, n'étaient-ils pas fermement convaincus que la fondatrice de leur secte, Mme Eddy, ne devait jamais mourir, et ne furent-ils pas des mois à dissimuler sa fin, dans l'espoir, dit-on, qu'elle ressusciterait?

A côté de ces exagérations il y a place, toutefois, pour d'intéressantes observations et de consolantes vérités.

Quand le poète écrit:

Sois calme. Le repos va du coeur au visage

il ne fait que noter un fait d'universelle et courante expérience. Qui n'admet que les impressions de l'âme ne modèlent la physionomie, que l'attitude souvent ne trahisse les sentiments que la prudence voudrait cacher? Ce sont les yeux qui, les premiers, parlent d'amour. On dit de quelqu'un qu'il a l'air bon, frivole, hypocrite, hautain; et cette note dominante de la personnalité trompe rarement, tant l'influence des pensées habituelles donne à chaque figure une expression caractéristique.

L'âme ne saurait avoir sur le corps qu'elle anime que cette puissance superficielle et limitée. Elle en peut encore, jusqu'à un certain point, devenir la maîtresse, lui commander et s'en faire obéir.

C'est elle, hier, qui ordonnait au soldat: "Marche!" Et l'un d'eux, dans son rude mais expressif langage, définira

ainsi les héroïsmes qui ont ébloui le monde: “Le courage, c’est de se dominer, c’est d’être si imprégné de l’idée de devoir qu’on force la carcasse à pousser de l’avant, même lorsque les dents claquent d’effroi!”

C’est elle, l’âme, qui fera tenir de longues années à son poste de tourment et d’honneur un père ou une mère malade, qui sent bien qu’il s’en va, mais qui lutte quand même, travaille et vit pour assurer le bien-être ou l’éducation de ses enfants.

C’est elle — si nous savons la garder haute et vaillante, et que nous prêtions l’oreille à son inspiration — c’est elle qui nous apprendra à moins écouter les réclamations exigeantes de notre égoïsme, qui arrêtera sur nos lèvres la plainte oiseuse et monotone, qui nous fera supporter gaiement nos vrais maux et nos petits malaises.

Alors les vrais maux seront adoucis et les petits malaises, souvent imaginaires, disparaîtront d’eux-mêmes...

La chance

VOUS entendez rarement des femmes causer ensemble sans que revienne à tout propos, au cours de leur conversation, le mot fatidique: “chance”. On a la “chance” d’être heureuse en ménage et celle de voir grandir ses enfants le corps robuste et l’âme virile. Telle se réjouit de la “chance” qui fait prospérer sa maison; sa voisine déplore, au contraire, la “mauvaise chance” qui éloigne le succès; une troisième souhaite que la “chance” favorise les examens de son fils ou l’établissement avantageux de sa fille. En tout on se déclare “chanceuse” ou “malchanceuse”, selon que les événements se déroulent au gré de ses désirs ou que la réalité contrarie son rêve.

C'est à croire que les pauvres humains, invinciblement dominés par quelque puissance ironique et fatale qui se rit de leurs efforts, culbute à plaisir leurs espoirs les plus solidement échafaudés et distribue aveuglément faveurs gratuites et déboires immérités.

Sans doute, il y a dans nos vies une part d'imprévu et de mystère. D'inattendus contacts avec le bonheur nous éblouissent; de grandes douleurs soudaines précipitent en nos âmes leurs flots pressés et amers.

Mais en dehors de ces contingences où l'oeil chrétien sait avant tout découvrir l'intervention d'une incompréhensible mais toujours amoureuse Providence; en dehors même de tout ce qui peut nous sembler pur et inexplicable hasard, ne reste-t-il pas un champ libre ouvert devant notre seule responsabilité? Ne tenons-nous pas, plus que notre irréflexion ne s'obstine à nous le faire croire, notre destinée entre nos mains et ne verrions-

nous pas subitement la face terne de bien des existences s'éclairer, si chacun comptait moins sur la "chance" et davantage sur son initiative et son jugement?

Des lois immuables gouvernent la rencontre du bonheur, l'acquisition du bien-être, tout comme l'obtention d'un prix ou d'un diplôme, la réussite en affaires, la conservation de la santé, le développement physique et moral des enfants. Violenter ces lois, n'avoir d'autres guides de conduite que son impulsion et ses caprices, puis larmoyer et accuser le sort quand tout va mal est aussi ridicule que de s'irriter contre la morsure de la flamme si l'on approche la main du feu.

Comment la jeune fille imprudente qui se jette dans le mariage avec le premier venu, sans souci de ses qualités ou de ses défauts, peut-elle s'étonner des désenchantements et des peines qui s'attachent à ses pas? Comment la femme extravagante et dépensière qui administre mal sa maison, qui vit au-delà de ses

moyens, ose-t-elle se plaindre de sa perpétuelle déveine? On gâte ses enfants, on cède à toutes leurs exigences, on les aime bien trop, ces chers petits, pour les corriger de leurs défauts, les soumettre à l'austère devoir, les armer bravement pour les luttes futures... Un jour on pleurera toutes ses larmes et l'on s'en prendra à toutes les influences, excepté la sienne, à toutes les causes, excepté la vraie, si les "chers petits" sont devenus exactement les êtres sans caractère et sans coeur que l'on s'était consciencieusement appliquée à former.

Non, la "chance" n'est pas en dehors de nous, elle est en nous. Elle s'appelle, selon le cas, prévoyance, économie, adresse, travail énergique et persévérant, bon sens, compréhension juste de la vie, appréciation exacte des choses.

Désirons la chance, mais sachons qu'elle ne viendra à nous que si nous prenons les moyens de l'obtenir.

Nos lectures

IL FAUT bien le reconnaître: entre femmes, on potine et l'on papote, on mordille un peu ses bonnes amies absentes, on discute chiffons et pot-au-feu — on ne cause véritablement presque jamais. Madame Swetchine se moquait spirituellement de telles conversations: “On y entend, disait-elle, le bruit du moulin sans avoir jamais la farine”.

A quoi tient donc cette désolante inanité des propos féminins?

Nos paroles, miroir de nos pensées, sont futiles et vaines surtout parce que notre esprit ne s'alimente d'aucune lecture sérieuse.

La plupart d'entre nous, quand elles ont découvert dans le journal le prochain

divorce ou le dernier suicide, quand elles ont parcouru la chronique mondaine ou dévoré le feuilleton, ne se croient-elles pas rendues au fin bout de leur lecture?... Et si l'on ouvre un livre, n'est-ce pas, presque toujours, pour se délecter de quelque aventure épicée ou sensationnelle, de quelque fade ou frivole intrigue qui laisse l'intelligence plus anémiée, plus molle, plus vide encore qu'auparavant?...

Non pas que toute lecture amusante soit condamnable. Loin de là. Comme le corps, l'âme a besoin, elle aussi, de délassement. Encore faut-il que les distractions qu'elle s'accorde soient saines, et que l'on ne fasse pas, de ce qui doit être fantaisie passagère, l'objet de prédilection.

Il y a des femmes superbement dédaigneuses des choses de l'esprit, comme de tout ce qui ne gravite pas dans le cercle borné de leur personnalité ou de leurs soucis domestiques. Si, par un malencontreux hasard, vous demandez leur opinion

sur un sujet quelconque, "Oh! vous répondront-elles, magnifiques d'ignorance satisfaite, et en vous toisant du haut de leur conscience sans reproche, vous savez, moi, je n'ai pas le temps de me renseigner là-dessus; je m'occupe de ma maison et de mes enfants".

Sans doute, sans doute, chère Madame. Mais lire, parfois, l'article de fond d'un journal sérieux, entamerait-il davantage votre temps précieux que la lecture des pages entières de feuilleton de votre hebdomadaire préféré?... Et votre mari, et vos enfants, surtout, s'ils commencent à grandir, croyez-vous qu'un foyer où l'on cause agréablement, en famille, des problèmes du jour, des choses courantes, ne leur paraîtra pas mille fois plus aimable que celui dont l'astiquage exagéré vous rend lasse, morose, incapable de prendre part à toute conversation?

Suivre, autant qu'il nous est possible, le mouvement des idées, nous renseigner sur la politique, nous intéresser aux ques-

tions religieuses et nationales, cela n'est plus aujourd'hui un luxe. C'est un devoir pour toute femme intelligente, patriote et chrétienne.

La vie civique réclame notre concours de plus en plus actif. Comment utiliserons-nous pour le bien cette influence grandissante, si nous ignorons tout des questions et des personnages sur lesquels nous serons appelées, tôt ou tard, à nous prononcer? Comment resterons-nous les gardiennes averties des âmes qui nous sont confiées, si les dangers nouveaux qu'elles courent nous échappent? Ces dangers, les livres sérieux, les bons journaux les signalent à notre vigilance.

Un autre motif d'intérêt immédiat et pratique s'ajoute pour nous, Franco-Canadiennes, à ces considérations. Le mouvement de réorganisation de notre association nationale se poursuit avec entrain. Pour assurer la vie de nos cercles, on a compris la nécessité de l'intervention féminine. Déjà, dans nos paroisses, un

grand nombre de dames et de jeunes filles font partie des divers comités. Pourquoi ne nous préparerions-nous pas par l'étude des problèmes de l'actualité, par des lectures intelligentes, à jouer dans notre vie nationale un rôle de plus en plus considérable et bienfaisant ?

Et l'on n'entendra plus la malicieuse remarque : "Ah ! c'est une séance où il y aura des femmes?... On n'y pourra guère parler d'affaires sérieuses..."



Celles qui travaillent

S'IL est un préjugé fécond en navrantes erreurs c'est bien celui qui s'obstine, chez certains d'entre nous, à considérer le sort de la femme obligée de se pourvoir comme une irrémédiable déchéance sociale et le plus funeste des malheurs.

Le travers opposé qui, par ailleurs, fait rage en d'autres milieux et qui vide la maison, désorganise la famille au profit des bureaux ou des manufactures, n'est assurément pas moins condamnable. La vraie place d'une jeune fille, d'une femme, est au foyer.

En cela comme en toute chose cependant, l'exception existe, la nécessité prime la règle et le bon sens est là pour guider et au besoin modifier nos jugements.

La jeune fille frivole, par exemple, qui abandonne à sa mère les lourdes charges du ménage pour toucher ailleurs le gros salaire indispensable aux exigences de sa coûteuse vanité, mérite, certes, blâme et mépris. Mais la vaillante travailleuse demandant au labeur une subsistance honnête et souvent le pain d'une mère âgée, d'un père infirme, de malheureux orphelins, n'a-t-elle pas droit au respect et à l'admiration de tous?... Ou faut-il lui rendre doublement pénible sa tâche par des critiques déplacées et un injuste ostracisme?...

Jamais la fortune n'a été capricieuse comme aujourd'hui. Elle s'édifie et s'écroule avec la même déconcertante rapidité et nul ne peut se prévaloir d'immunité contre l'inattendu cruel de ses coups.

Une crise survient-elle, combien plus digne d'estime apparaît la femme, la jeune fille capable de relever bravement la tête et d'aborder avec un fier courage la lutte pour la vie, au lieu de rester hon-

teuse et figée devant la nouvelle route qui s'ouvre devant elle!

La pauvreté pas plus que le travail n'est un déshonneur. Puisque la réalité est là, rien ne sert de la camoufler par des subterfuges qui ne trompent personne mais qui multiplient, au contraire, les causes d'humiliations et de souffrance. Il ne faut pas craindre d'accepter résolument sa situation et d'étaler son labeur au grand jour. Pourquoi celles qui travaillent parce que la nécessité les y oblige auraient-elles honte de faire ce que d'autres sont si fières d'accomplir par simple amour de l'art, de la science ou de l'indépendance?

La femme qui a assez d'initiative et de talent pour gagner sa vie et parfois celle des siens mérite infiniment plus de respect et d'estime que sa soeur mieux fortunée mais capable seulement de jouir de l'existence, ou que la parasite incapable de faire oeuvre qui vaille de sa tête ou de ses dix doigts.

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

Que notre sympathie éclaire la route
de celles qui travaillent et réconforte
leur coeur las si souvent!



Jeunes filles

JE suis une jeune fille dans le courant, s'écrie l'héroïne d'une récente comédie parisienne. Je regarde l'avenir et je mets à la voile". Et sur cette fringante déclaration de principes, la voilà lancée, flirtant et fox-trottant, coquette et libre d'allures, à la "chasse au mari". Il arrive ce qui doit arriver. L'épouseur possible prend peur; l'élue sera la rivale moins hardie et plus sage.

Ce qui était vrai hier l'est donc encore aujourd'hui. Quoi qu'en pensent ou disent nombre de petites demoiselles ultra émancipées, les jeunes filles les plus entreprenantes n'ont pas les meilleures chances. L'heure venue de fonder un foyer, le jeune homme sérieux — le seul

dont l'avenir ne contredira pas les promesses de bonheur — se détournera des marionnettes qui l'ont amusé un moment et choisira pour femme celle en qui sa clairvoyance croira deviner l'épouse la plus dévouée, la plus tendre, la plus sûre.

Celle-là n'aura pas éparpillé son cœur en mille et un caprices; on ne l'aura pas vue tourbillonner sur le parquet de toutes les salles publiques, ni rencontrée à toute heure sur tous les chemins. Avant d'être une femme et une mère de devoir, elle aura été une jeune fille telle qu'il faut: aimant à plaire sans doute, mais le cherchant avec simplicité et droiture, par la mise en valeur de ses qualités aimables, et non par le mépris des convenances ou l'oubli de sa dignité.

Mes petites sœurs canadiennes, vous qui êtes ce que la race a de plus gracieux et de plus pur, vous en qui l'on s'attend à trouver toutes les délicatesses unies à toutes les vertus, n'allez pas, de grâce, laisser flétrir entre vos doigts la petite

fleur bleu d'idéal et de candeur dont votre fraîche jeunesse est le jardin choisi.

Vous le faites, hélas! quand par un snobisme de mauvais goût, vous vous affublez de ce débraillé d'allures et de langage importé d'outre-frontière qui vous rend vulgaires et ridicules, alors que vous pourriez à si peu de frais être charmantes, en restant dans la bonne tradition française de réserve et de distinction féminines.

Ne dites pas qu'une telle manière d'agir n'influe en rien sur la qualité de votre âme et de vos sentiments. Notre âme ressemble à nos attitudes et nos sentiments à nos paroles. Des poses audacieuses, une figure outrageusement peinturlurée, des expressions grossières ou trop libres ne sont jamais l'indice d'une nature délicate ou qui aspire à le devenir.

Soyez de vraies jeunes filles, de celles qui de tout temps ont mérité l'appellation suave et significative d'anges du foyer.

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

Ces belles et riches années qui s'écoulent de l'adolescence à votre mariage, qu'elles soient, au seuil de la vie sérieuse qui vous réclamera demain, une étape bienfaisante d'approvisionnement et de formation, et non pas une période vide, une période de folle dissipation et de perte morale.

Cela n'est pas fermer la porte à la gaieté, à un juste amour du plaisir ni à l'attente du bonheur... Bien au contraire. Le bonheur vient sur les pas du devoir. On a beau l'oublier, c'est le bon Dieu qui, en définitive, mène tout, et il n'est jamais en reste envers ceux qui soumettent généreusement leur vie à sa volonté.



La politesse chez soi

ON me raconta un jour le trait suivant :

Un vieil Irlandais, gérant d'une compagnie industrielle, était occupé à l'arrière de la manufacture quand un employé vient l'avertir qu'une dame l'attend au bureau. Le bonhomme aussitôt s'empresse, d'une main rajuste sa cravate, de l'autre son toupet, tandis que le sourire conventionnel éclaire déjà sa physionomie. Au bout de deux minutes, il réapparaît, furieux. "Ce n'était pas une dame qui était là, s'écrie-t-il, c'était ma femme!"

Cette histoire m'a fait rire. Elle me semble moins gaie depuis qu'un peu d'observation m'a appris combien le manque

d'égards qu'elle révèle, si fréquent entre mari et femme, est déplorable. Il a fait dans plus d'un ménage trébucher le bonheur.

Pourquoi certains hommes s'imaginent-ils ne devoir à leur femme aucune des politesses, des menues prévenances qu'ils prodiguaient à leur fiancée? Pourquoi maintes jeunes filles, sitôt mariées, se croient-elles également dispensées, vis-à-vis de leur mari, des mille petites attentions qui ont, bien souvent, gagné son coeur?

Elles paraîtront devant lui enlaidies par un accoutrement ridicule et défigurées par une coiffure en désordre. Les mots aimables, les clairs sourires qui accueillaient autrefois sa venue ont disparu. Ils sont remplacés, au moindre contretemps, par des paroles aigres et des airs maussades. Survienne un visiteur, ah! par exemple, madame s'attife, la maison s'égaie, la table se pare... Mais dans l'intimité, à quoi bon?...

Le mari, à son tour, ne se met guère plus en frais d'amabilité ni de courtoisie. Le voilà qui entre le chapeau sur la tête. C'est le seigneur et maître. Il a le verbe haut et il commande rudement; ou bien, la pipe entre les dents, il gronde. Jamais il ne remercie pour un service rendu. Jamais il ne s'excuse d'un retard qu'il occasionne, d'un dérangement qu'il cause. Jamais, non plus, il ne ferait un pas pour procurer le moindre plaisir à sa femme.

De part et d'autre, le but convoité une fois atteint, l'égoïsme a repris son empire: comme si garder un coeur n'était pas plus important encore et plus difficile que de le conquérir! Le laisser-aller et le manque d'éducation triomphent, les froissements se multiplient, l'amour meurt, le bonheur s'en va...

Et les petits qui grandissent, quel respect auront-ils pour des parents qui se témoignent, l'un envers l'autre, si peu d'égards? Quel attrait trouveront-ils, plus tard, à un tel foyer? Bien souvent, il

ne faut pas chercher ailleurs que dans le manque d'aménité et d'agrément dans la famille la cause de bien des errements qui font pleurer les mères.

L'avenir même matériel des enfants est intéressé à cette question de politesse. De nos jours, les succès en affaires, les positions enviées, les charges honorables ne vont-elles pas à ceux qui savent les obtenir par leur affabilité pour tous, non moins que par leurs talents? Or, cette qualité, pas plus que les autres, ne s'improvise en un jour. Ceux-là ne l'acquerront probablement jamais qui n'y auront pas été formés dès leur jeune âge; et c'est l'exemple, non pas les recommandations ou les gronderies, qui impressionne les enfants.

Pour nous, Canadiens français, la politesse est plus qu'un mérite désirable: elle est un devoir.

Dans tous les pays, quand on veut parler de distinction parfaite, de belles et bonnes manières, ne dit-on pas: la poli-

tesse française? Cette renommée n'a-t-elle pas été l'une des étincelles qui ont allumé à l'étranger l'amour et l'admiration de la France?

Nos pères aussi méritèrent d'un gouverneur anglais cet éloge: "Ils sont un peuple de gentilshommes".

Si nous négligeons la politesse, ne détruisons-nous pas en nous un peu du rayonnement de notre patrie?

Ayons l'orgueil de notre race. Nous sommes les porte-étendard de sa réputation: c'est sur chacun de nous qu'on juge le Canada français.



Un capital dilapidé

L'UN des plus précieux capitaux que nous ayons chacun à exploiter pour faire produire à nos vies le maximum de rendement et les parer d'une noble beauté, c'est le temps.

Il n'est guère de fonds, néanmoins, que l'on ne dilapide avec plus d'insouciance.

Combien sont-ils qui répéteraient, d'un cœur sincère et fort, avec Paul-Emile Lamarche: "Vivre, c'est travailler!" c'est-à-dire, c'est être, comme il en a donné lui-même l'exemple, le serviteur intéressé et consciencieux jusqu'au sacrifice de sa tâche providentielle; c'est développer sans cesse son esprit et son cœur, c'est vouloir grandir toujours dans l'énergie de l'effort et de la beauté des perfectionnements acquis?

Nos âmes anémiées, nos volontés molles s'endorment plutôt dans l'inertie et la routine. Elles n'aspirent qu'à l'engourdissement délicieux peut-être, mais fatal, de l'inaction. Les jours, les heures en s'écoulant roulent dans leurs flots des paillettes d'or: mille occasions d'enrichir notre vie morale, de faire le bien; nos yeux appesantis ou distraits ne les aperçoivent même pas.

Je pense surtout à tant de jeunes filles qui ne savent rien faire qu'"attendre", de leur sortie du couvent ou de l'école à leur mariage, "baillant" ces belles années ou les éparpillant à toutes les frivolités.

Et pourtant, comme ces années seraient fécondes, sans cesser d'être douces; comme elles seraient plus radieuses même, si elles étaient employées à préparer l'avenir en utilisant mieux le présent! "Toute l'existence d'une femme, écrivait un célèbre éducateur, le bonheur qu'elle attirera sur elle ou qu'elle répandra au-

tour d'elle, oui, sa vie même, celle de son mari et celle de ses enfants, sont en germe dans ces années bénies que sont vos années de jeunes filles, et d'où peuvent sortir, à votre gré, la ruine ou le salut d'une maison, des splendeurs ou des fléaux."

On ne songe guère à cette responsabilité; autrement se cantonnerait-on si obstinément dans son égoïsme ou sa coquetterie? Perdrait-on sans remords tant de moments précieux qui pourraient servir, par des lectures plus sérieuses, à agrandir le domaine de son intelligence; par le dévouement, à fortifier son âme; par le travail, à s'initier aux devoirs de demain?

Et puis, elles sont si courtes, les heures de notre journée terrestre! Hâtons-nous d'être utiles; hâtons-nous d'être bons!



Ceux qu'on délaisse

ON me racontait ce fait révoltant : Un malheureux vieillard, accablé d'injures et de coups par un fils dénaturé qui lui reprochait même le morceau de pain qu'on lui mesurait parcimonieusement, se vit obligé, par un froid cuisant de janvier, d'aller chercher refuge chez le voisin qui demeurait à plus d'un mille. Il y arriva les pieds et les mains gelés. Il mourut quelques jours plus tard.

“Inhumanité ! Noire ingratitude !” s'écrieront un grand nombre, en lisant ces lignes, et ils auront raison.

Combien, pourtant, jetteront peut-être la pierre au fils brutal, sans se douter qu'ils ne se montrent pas moins égoïstes et indignes — quoique d'une autre

manière — à l'égard de leurs vieux parents!

Ils leur donnent, sans avare calcul, la nourriture nécessaire à leur subsistance; mais ne leur refusent-ils pas ce pain plus précieux au coeur des vieillards: le réconfort d'une chaude sympathie? Ils les abritent sans murmure sous leur toit; mais ne les relèguent-ils pas dans quelque coin du logis comme des objets encombrants? Ne leur ferment-ils pas l'entrée de leur vie comme à des étrangers?

“Les vieux n'ont rien à voir dans le ménage des jeunes”, lance-t-on à tout propos, d'un air tranchant. Et les pauvres vieux, délaissés, solitaires, l'âme meurtrie, gémiront: “Nous sommes à charge à nos propres enfants. Ah! que la mort tarde à venir!” Cette mort-là, mort morale, de tous les instants, n'est-elle pas mille fois plus cruelle que l'autre?

Il suffirait de si peu souvent, pour rendre heureuses et douces les dernières années des vieillards, pour qu'ils sentent

la joie leur remonter au coeur comme une bouffée de sève. Un mot d'affection, quelques égards, des petites confidences, le recours, surtout, à leur expérience et à leurs bons conseils... Ils aiment tant garder l'illusion qu'ils sont toujours, malgré leurs pas craintifs et leurs mains tremblantes, nécessaires et utiles dans la maison! Ils respirent avec une si profonde ivresse le parfum des jeunes vies qui montent et s'épanouissent autour d'eux!

Aimons nos vieillards. Entourons-les de sollicitude et de respect. Ils sont le porte-bonheur des familles et la bénédiction de Dieu.



La beauté

NOS âmes tendent impérieusement vers la beauté! Nous la cherchons d'instinct, et nous en découvrons toujours quelque reflet qui nous enchante chez ceux que nous aimons. Les petites intelligences qui s'éveillent, les petites langues qui se délient n'ont pas de mot plus familier ni plus expressif que: "Beau! Beau!" répété avidement et délicieusement pour réclamer l'objet de quelque enfantin désir. Et qui ne compte, parmi les plus exquises joies de l'existence, l'esthétique ravissement causé par l'audition d'une belle oeuvre musicale, la lecture d'une page inspirée, la contemplation d'une scène particulièrement charmante ou grandiose de la nature!

L'antique sagesse chinoise dit pitto-

resquement: "Si tu as deux pains, vends-en un et achète un lis". Un élément de beauté, si mince soit-il, est en effet nécessaire à toute vie. Il nous faut un peu de fantaisie prêtant au rêve son aile légère, une porte magique par où l'âme un moment s'évade hors de l'emprise des tyranniques matérialités, un furtif rayon d'idéal se posant sur le terre à terre des besognes quotidiennes.

Plaisirs délicats que nous aurions grand tort de croire le lot de quelques privilégiés de l'art ou de la fortune!

Ne suffit-il pas de savoir regarder et d'entendre pour découvrir partout la beauté éparse autour de nous? Mystère charmant des nids mélodieux du printemps qui s'éveille, des corolles qui s'entr'ouvrent, éblouissement des soirs étoilés, splendeur sereine de la prairie, robe mouvante et diverse des champs vêtus de hauts blés et de souples avoines: quelles sources de profondes jouissances à la portée de tous!

Et que d'autres ! Des fleurs, par exemple, dans la maison. Elles sont douces au coeur comme aux yeux. Elles déversent avec leurs parfums une foule de menues et bienfaisantes délices. Elles égayent le travail, elles sont un dérivatif aux mornes pensées, elles renouvellent tout...

Je pense à cette oeuvre gracieuse des "fenêtres fleuries" inaugurée avant la guerre et qui produisit, dit-on, en certains milieux, de si merveilleuses transformations.

Des dames charitables parcouraient les quartiers pauvres, souvent sordides de leur ville, distribuant à chaque foyer une plante que l'on devait cultiver avec soin pour l'ornementation de sa fenêtre. L'émulation s'en mêlant, les "fenêtres fleuries" bientôt se multipliaient, rayonnant sur la rue et dans la maison. Plus d'une ménagère jusque-là insouciante, gagnée par cet aspect nouveau des alentours, prenait subitement goût à l'enjolivement de son logis, et la propreté, la simple élé-

gance régnaient où jadis triomphait le désordre.

Oeuvre de beauté! Oeuvre en même temps éminemment moralisatrice, — l'une ne va guère sans l'autre, — car le vice trop souvent couve sous la crasse et l'incurie, et tout ce qui élève l'âme et l'affine devient par là-même auxiliaire précieux du bien et de la vertu.



Féminisme pratique

ON a célébré à l'envie, en prose et en vers, le charme de la femme et ses vertus; le marbre a immortalisé ses grâces; la peinture ne se lasse point de la représenter dans ses attitudes les plus poétiques, les plus touchantes, tantôt auréolée de sa jeunesse en fleur, tantôt penchée, radieuse, sur un berceau, tantôt noyée dans les voiles de crêpe de la douleur.

Il est pourtant un aspect de la vie féminine dont l'éclat gagnerait à être mis en plus vive lumière. C'est le rôle, banal peut-être, sans attraits, mais si bienfaisant de la femme trésorière du foyer, comptable avisée et administratrice diligente du budget domestique.

Le temps est passé de la vie large, au petit bonheur, sans préoccupation de l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Aujourd'hui, l'imprévoyance réserve de cruelles surprises et seule une tenue exacte et minutieuse des comptes permettra d'y parer. Qui, mieux que la mère de famille, saurait s'astreindre à ce devoir et l'accomplir avec bonne volonté, intérêt et perpétuelle vigilance? C'est entre ses mains que repose en grande partie le bonheur et la prospérité des siens. Une initiation plus complète aux affaires ne la ferait-elle pas s'y intéresser davantage et une collaboration plus intime avec son mari ne l'y encouragerait-elle pas doublement?

Dès qu'on parle d'une maîtresse de maison, femme d'initiative et de tête, participant activement à l'administration du budget familial, il se trouve aussitôt des bonnes âmes apeurées pour protester contre cette incursion de la femme hors de son domaine. L'Esprit-Saint lui-même

pourtant n'a-t-il pas inspiré à l'auteur du "Livre des Proverbes" ce portrait de la femme idéale: "Le coeur de son époux met sa confiance en elle... Elle est attentive à tout ce qui peut lui être avantageux et elle se conduit en tout avec une extrême prudence... Elle a considéré un champ qui lui a paru fertile et elle l'a acheté; elle y a planté une vigne du fruit et du travail de ses mains... Elle a goûté et elle a vu, par sa propre expérience, que son négoce était bon... Elle a tantôt porté la main à des choses fortes et tantôt à des petites... profitant de tout pour s'enrichir, non par amour de l'argent mais par le désir de faire du bien."

Pour profiter de ce qui "peut être le plus avantageux", pour agir avec "extrême prudence" et juger par elle-même des profits de "son négoce", ne faut-il pas que la femme ait une claire vue du bilan des affaires et, d'une façon ou de l'autre, qu'elle tienne les comptes du ménage?

Nous voilà bien loin de la femme-poupée, uniquement occupée de ses toilettes et de ses plaisirs, non moins que de la femme-esclave, condamnée à être la servante de la maison et de l'homme dont elle doit être la compagne.

Ce programme d'action féminine pratique et salulaire comporte sans doute pour la mère une aggravation de travail et de soucis. Quelle tâche pourtant ne devient douce lorsqu'elle est transfigurée par l'amour des siens, et quel devoir ne devient attrayant lorsqu'il doit servir de piédestal au bonheur de sa famille et à la prospérité de sa maison!



Comprendre

QUAND je contemple, par les soirs
clairs, la splendeur du ciel constellé, ce n'est pas toujours la joie
que me versent, de là-haut avec leur lumière, les petites étoiles. Elles semblent
rieuses et gaies... parfois pourtant j'entends avec le poète, leur plainte dolente :

*Nous sommes seules.
Chacune de nous est très loin
Des soeurs dont tu la crois voisine
Et l'intime ardeur de sa flamme
Expire aux cieux indifférents.*

Nous sommes seules... Plainte des
étoiles... prolongement et écho de la
grande lamentation des âmes humaines.
Les mêmes incommensurables distances

COMPRENDRE

ne séparent-elles pas souvent les coeurs des hommes comme les astres du firmament?

Chacun déplore son isolement, l'incompréhension réelle ou supposée de son entourage.

“Mes parents ne me comprennent pas”, gémit la jeune fille qui heurte vainement, aux barreaux d’une surveillance jugée trop étroite, ses ailes avides de liberté. “Mon mari ne me comprend pas”, soupire mélancoliquement cette jeune femme qui n’a pas tenu compte, dans ses rêves de bonheur, des prosaïques exigences de la vie quotidienne. Voyez ces deux amis. Un malentendu, une divergence d’opinion a fait trébucher, soudain, leur confiance mutuelle. Chacun s’éloigne, le coeur plein d’amertume: “C’est fini, nous ne nous comprenons plus”.

Il serait si facile, pourtant, de se rapprocher et de s’entendre!

Ne suffirait-il pas, au lieu de tant se préoccuper d’être apprécié et compris, de

chercher soi-même d'abord à comprendre les autres? Au lieu de regarder, avec les verres grossissants de nos préjugés et de nos critiques, les torts probablement involontaires du prochain, de les envelopper de cette lumière intelligente du coeur qui les atténue et les excuse? Au lieu, surtout, de nous renfermer dans notre dignité ou dans notre bon droit, comme dans une tour d'ivoire, de sortir nous-mêmes, les mains tendues, au-devant des sympathies qui sont peut-être déjà en route vers notre bonne volonté?

Etre compris importe peu pour la plénitude, la valeur et la vraie beauté de la vie. Comprendre est tout.

Tout comprendre, c'est tout pardonner. Mettez-vous à la place de ceux que vous accusez: leur éducation, les coups répétés du malheur qui aigrit, des soucis absorbants, la sagesse d'une longue expérience, même un désir sincère du bien ne justifient-ils pas ces procédés qui vous vexent, ces divergences de vues que vous

déplorez, cette indifférence apparente qui vous peine ?

Tout comprendre, c'est découvrir en chaque âme, quelles que soient ses aspérités extérieures, l'attrait séduisant qui nous la fera aimer. Plus notre compréhension sera vaste, intelligente, sympathique, plus notre amour s'accroîtra, plus nos vies seront belles, grandes et fortes, plus elles prodigueront d'interminables richesses.

Que fait l'étoile solitaire dont "l'intime ardeur expire aux cieux indifférents" ? Elle rayonne.

Nos aspirations sont incomprises, nos desseins contrariés, notre dévouement méconnu ? Qu'importe, rayonnons !



Embellissons la ferme !

VOICI le printemps. Les pépiements des oiseaux dans les matins clairs l'annoncent; les souffles attiédís qui traversent l'espace nous font délicieusement pressentir le renouveau prochain. Dans les campagnes, une joyeuse rumeur monte et grandit. C'est le réveil de toutes les activités engourdies par l'hiver; c'est la réponse aux mystérieux et pressants appels de la grande amie, la terre...

Ne serait-ce pas l'heure, alors que chacun se préoccupe des travaux et de la mise en valeur de sa ferme, de songer un peu aux embellissements qui lui donneront une physionomie plus attrayante et qui ajouteront au nécessaire de la vie une fleur d'agrément et de beauté?

Il faut bien le reconnaître, un grand nombre, parmi nous, n'ont pas assez l'orgueil de leur chez-soi. La maison n'est pas peinte, ou, si elle l'est, c'est souvent en couleurs violentes qui la déparent au lieu de l'orner. Le perron est un vrai casse-cou. Point de parterre, mais de grands espaces vagues où foisonnent les mauvaises herbes, où traînent des instruments aratoires, des outils, des déchets de toutes sortes. A l'arrière-plan, écuries et hangars, mal entretenus, trahissent encore, à leur manière, la déplorable incurie du propriétaire.

Et toutes ces laideurs s'étalent au milieu du plus charmant paysage, souvent, accentuées par le fond vert de la forêt ou l'éclatante splendeur de la prairie...

L'on s'étonne que les grands garçons, les grandes filles se dégoûtent parfois de la ferme, qu'ils s'ennuient à la maison et cèdent au premier appât qui les attire ailleurs.

Dans bien des cas, il ne faut pas cher-

cher d'autre cause que cette apparence minable et sans joie de l'habitation familiale. L'intérieur répond ordinairement à l'extérieur, et quel agrément ces jeunes ont-ils, eux qui aiment à s'amuser, mais qui sont fiers, à recevoir chez eux leurs amis ? Comment entrevoir un avenir riant, caresser des projets de vie heureuse et prospère dans un aussi piteux décor ?

Embellissons la ferme ! Un simple blanchiment à la chaux, si les moyens ne permettent pas davantage, donnera à la plus humble construction un petit air coquet et souriant. Quelques arbres plantés avec goût, là où ils font défaut, répandront avec leur fraîcheur et la chanson de leurs nids un délicieux bien-être durant les chaudes journées d'été. Ajoutez à cela un tapis de beau gazon, des fleurs dans le jardin, de l'ordre et de la propreté partout, et voilà la maison et ses alentours transformés !

Si l'intérieur du logis fait, à son tour, toilette neuve ; si, par votre compréhen-

EMBELLISSONS LA FERME

sion des légitimes besoins de la jeunesse, vous savez en rendre le séjour agréable et gai, soyez sûrs que vos enfants ne se plairont nulle part mieux qu'au foyer paternel.



Plaie d'argent n'est pas mortelle

LES arbres dépouillés esquissent sur le gris morne du ciel leurs noirs linéaments. A travers les branches, le vent se lamente, et, mêlées aux lamentations du vent, on croit entendre, — hélas! duo plaintif et coutumier, — les doléances de tous ceux qu'alarment, au début de l'hiver, les nécessités onéreuses qu'il impose, les misères qu'il apporte peut-être.

Cette année, la mauvaise récolte, la cherté toujours montante de la vie rend, pour plusieurs, la situation exceptionnellement pénible et le spectre d'inaccoutumées privations grimace à la porte de plus d'un foyer.

Quelqu'un me disait: "Ces moments de gêne financière sont critiques dans bien des ménages. Devant les sacrifices à faire, les restrictions de luxe, peut-être même de confort à subir, les prodiges d'économie à réaliser et qui signifient pour elle un surcroît de soucis et de labeur, voilà souvent la femme qui boude, larmoise, s'impatiente, blâme et accuse... Le mari, que de sombres préoccupations mordent déjà au cœur, ou bien se fâche, — et c'est la paix familiale compromise — ou s'éloigne, — et c'est la froideur et l'amertume se glissant sournoisement à la place de la douce intimité bannie. Ah! combien de bonheurs ai-je vus s'écrouler de la sorte!"

Le bonheur qui choit si piteusement au choc d'un simple embarras, voire même d'un véritable revers de fortune, ne méritait guère de durer. On le croit édifié sur un solide amour et le dévouement réciproque: l'égoïsme seul en soutenait les précaires apparences.

Autrement, n'aurait-on pas compris que le moment était justement venu d'une union plus étroite, afin de mieux affronter l'épreuve; de la manifestation d'une sympathie mutuelle plus vivante et plus douce, pour illuminer l'heure sombre; de l'action concordante et soutenue, pour réparer l'échec et triompher du malheur, — tout comme le mouvement harmonisé des deux rames est nécessaire à la barque fragile pour franchir victorieusement les dangereux passages?

Plaie d'argent n'est pas mortelle... Le temps, le courage, la bonne volonté industrielle et sage en guérissent. C'est d'être isolé chacun dans sa peine qui est la vraie misère. C'est de compromettre par sa faute la paix et la félicité domestiques qui devrait faire au coeur la plus cruelle blessure. Au lieu que ces jours d'épreuve et de lutte, s'ils ont été en même temps des jours où la famille a senti davantage se resserrer ses liens dans un amour renouvelé et plus fort, laisseront

dans les mémoires un sillage d'étrange bonheur plus doux, plus lumineux que le souvenir de bien des joies. Souffrir ensemble, plus que jouir, n'unit-il pas invinciblement les âmes?...

En attendant avec une confiance toute chrétienne l'aube certaine d'une ère meilleure — et même quand cette aube désirée aura lui — sauvégarçons avant tout jalousement ce qui est le plus précieux trésor: le bonheur intime du foyer, faisant nôtre la pensée traduite en cette "vieille chanson tout à fait pleine de sagesse":

*Si l'hymen a quelque douceur,
Le tiendrait-il de la richesse?
Que lui font de tristes honneurs?
Rien ne remplace la tendresse.
Moi, je ne crois pas au bonheur
Dont la source n'est pas au coeur.*



Un peu plus de fierté

AU nombre de mes meilleurs souvenirs, je compte quelques semaines passées récemment à la campagne dans l'une de nos belles paroisses franco-canadiennes. Sans les inscriptions anglaises qui déparent le village, on se croirait en pleine province de Québec. C'est le dimanche, surtout, qu'il est charmant d'écouter et de voir!

Après la grand'messe, — une grand'messe qui satisfait à la fois la piété et le patriotisme: sermon français, chants français, — on assiste, sur la place toute ensoleillée de l'église, à la “criée pour les âmes”: “Cinq belles livres de savon du pays pour les âmes!” La scène est délicieuse de pittoresque et d'imprévu; et quelles chères visions elle ressuscite et fait vivre!

Installée maintenant sur la véranda de l'hospitalière demeure où s'écoulent mes vacances, je regarde le long défilé de la foule endimanchée, — de la joyeuse et sympathique foule qui sème sur ses pas de francs éclats de rire et des syllabes françaises. On cause avec entrain, on se raconte mutuellement tout haut ses affaires: n'est-on pas comme en famille? Tout à l'heure, au moment de se séparer et de s'en aller chacun dans la solitude souvent lointaine du "homestead", on échangera la cordiale poignée de main canadienne et la traditionnelle invitation: "Vous viendrez nous voir!"

Ah! que j'ai vécu d'agréables moments sur la large véranda, derrière le rideau vert des peupliers grandissants! J'étais fière de notre bon peuple, heureuse de le trouver partout le même et de sentir de plus en plus s'affermir en mon coeur une foi robuste en sa survivance.

* * *

Toutes les heures passées dans mon discret observatoire ne m'apportaient pas le même réconfort. Quelques-unes me laissaient préoccupée, inquiète. Celle, par exemple, de la sortie de l'école, les jours de classe. Cela vous étonne? Moi qui me penche avec un si profond ravissement vers les petites frimousses rieuses et les petites âmes qui s'éveillent!

J'entendais, de loin, une gaie rumeur, un murmure de voix fraîches, des rires clairs et jeunes qui éparpillaient leur joie dans l'air. Hélas! le charme s'évanouissait à mesure que se rapprochait la troupe enfantine. Je distinguais les accents rauques, les expressions triviales, les prononciations baroques, les phrases défigurées par d'affreux anglicismes... Quelques rares exceptions rendaient, par contraste, la vulgarité générale plus pénible. "Et ce sont là nos petits Canadiens!" pensais-je en rougissant...

Nous ne parlons pas patois, certes, mais on rencontre en certains milieux un

mauvais français qui ne vaut guère mieux. Nos religieuses, nos institutrices luttent contre ce laisser-aller déplorable. Il leur manque la coopération active des parents. Ne m'a-t-on pas raconté qu'en nombre de familles, loin de seconder leurs louables efforts, on se moque de l'enfant qui veut mettre à profit les leçons reçues à l'école? On me citait cet autre fait d'une intelligente jeune fille délaissée par ses compagnes uniquement parce qu'elle aussi avait voulu conserver les habitudes de bon langage prises au couvent. "Elle se distingue!... ricanaient ces demoiselles en pinçant le bec, eh bien! qu'elle reste dans son coin!" La belle mentalité, vraiment!

Laisser grandir les enfants dans cette impression qu'il est ridicule pour eux d'aspirer à la moindre supériorité, fût-ce de langage ou de manières, que notre lot est de rester médiocres en tout, c'est les préparer, pour demain, à toutes les abdications et à toutes les servitudes.

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

Que n'avons-nous, plutôt, assez de coeur et de fierté pour souffrir, comme d'une infirmité personnelle, de tout ce qui peut entamer la force de résistance de notre race ou diminuer son prestige.



Mots d'enfant

DE joyeux souvenirs ont été tout le jour présents à mon coeur. Ils ensoleillent encore cette fin d'après-midi neigeuse et sombre.

J'habitais alors une grande maison claire qu'ombragent, en été, des érables pleins de nids, et qu'égaye, en toute saison, une petite fille mignonne et fine qui a maintenant huit ans et qui s'appelle Yolande.

Yolande et moi étions grandes amies. La distance considérable qui séparait nos âges n'empêchait pas entre nous les plus familiers rapports, ni, de son côté du moins, les plus intimes confidences.

Les heures délicieuses que nous avons passées ensemble, blotties dans les cous-

L'ART D'ÊTRE HEUREUSE

sins d'une même chaise longue, dans notre coin préféré de la véranda! Trois fois nous avons vu ainsi le printemps fleurir et le vent d'automne dépouiller cruellement nos beaux arbres.

C'est là que la petite âme s'ouvrit au mystérieux enchantement des bois lointains, des nuits étoilées et des livres aux histoires merveilleuses...

C'est là que la mignonne si souvent me ravit par ses mots naïfs et charmants.

J'en veux citer deux ou trois. Ils comportent, me semble-t-il, une leçon.

Comme nous méconnaissons déplorablement la compréhension précoce des jeunes intelligences qui s'éveillent autour de nous et les multiples influences qu'elles peuvent subir avec fruit!

Je venais d'achever la lecture de l'un des contes toujours si attachants du frère Marie-Victorin, la "Corvée de l'érable..." Une larme furtive trahit-elle mon émotion?... "Oh! raconte-moi ce que tu viens de lire; ça doit-être si beau! fit, près de

moi, une jolie voix aux modulations enfantines. — C'est très beau, ma chérie; seulement, tu es trop petite, tu ne comprendrais pas. — Essaie toujours!" Et voilà l'adorable fillette installée sur mes genoux, suppliante et attentive... Quand je terminai mon récit, deux grosses larmes roulaient dans ses yeux, tandis qu'elle proclamait, triomphante: "Tu vois bien que je comprends!"

Un joli paysage suisse ornait un coin de ma chambre. Un rayon de soleil caressait-il l'image, le pic neigeux des montagnes s'allumait, la rivière semblait rouler mille paillettes d'argent et l'on aurait dit qu'un souffle chaud soulevait le poil soyeux des belles vaches grasses. Dès que le jet lumineux se retirait, toute apparence de vie sombrait dans la teinte morne des couleurs. Cette gravure, qui intéressait vivement l'imagination de la petite Yolande, avait servi d'illustration pour lui faire entrevoir le mystère de l'âme resplendissante par la grâce, sous

le regard du bon Dieu, puis ternie par le péché. Un matin, la mignonne accourait chez moi, comme d'habitude, quand une voix l'interpelle: "Pas de visite, ce matin! Tu déranges tout le monde. —Non, non, laissez-moi aller! répond ma brillante élève de catéchisme. Je veux voir si la belle rivière est en état de grâce..."

"Petite Yolande, lui demandai-je un jour où elle avait été particulièrement choyée, penses-tu toujours à offrir tous tes petits plaisirs au bon Jésus, ainsi que tu l'as appris? — Mais, fit-elle, en suspendant un moment ses jeux, c'est drôle, moi je n'ai jamais de petits plaisirs. — Comment! repris-je, amusée, jamais de petits plaisirs? Pauvre chérie, tu es donc si malheureuse? — Mais non, c'est toujours des grands!"

Petite Yolande, garde précieusement, à travers la vie, cette flamme d'enthousiasme enfantin. Si, comme toi, chacun savait mieux apprécier les menues joies que l'on rencontre, chaque jour, le long

MOTS D'ENFANT

de son chemin, bien des âmes seraient
moins sombres et bien des foyers plus
heureux.



Savoir vieillir

AUJOURD'HUI, nous sommes allés voir l'automne... Pour cela, il faut quitter la ville et marcher, le long des routes désertes, dans le crissement des feuilles mortes et la délicieuse fraîcheur d'un clair après-midi d'octobre. Oh! toute la douceur des derniers beaux jours!... Oh! toute la mélancolie du pâle feuillage s'attachant désespérément à une trompeuse apparence de vie, comme l'illusion blessée qui ne veut pas mourir!.. Oh! tout le charme empoignant et subtil de cet adieu mêlé de tristesse et de sourire de la saison qui s'en va, plus lumineuse qu'un printemps, plus exquise que l'été!..

Des vers du délicat poète François Fabié chantent en ma mémoire :

"Savoir vieillir, quel art, mais combien difficile!"

...L'année à son déclin en connaît le secret. Elle vieillit "en beauté", dispensant à ces jours de grâce dernière ses dons les plus riches, son plus doux éclat, comme ces êtres de choix qui gardent, à travers les flétrissures de l'âge et les dévastations de la vie, le rayonnement suprême et les fécondes réserves d'une âme indéfectiblement jeune.

Car la jeunesse n'est pas l'apanage du seul début de l'existence. L'insouciance heureuse, la candeur naïve, la fraîcheur des années, tout comme le velouté du teint et la flamme des prunelles, ne sont que les formes jolies, mais fugaces et décevantes, d'une chose qui les dépasse et qui survit à leur fragilité, pour peu qu'on le veuille bien. La vraie jeunesse habite dans le coeur, et il y a des coeurs où elle ne meurt jamais...

O les braves vieux coeurs!... Ni les déceptions, ni les épreuves ne les ont pu abattre. Une foi invincible dans "la bonté de la vie et la beauté des devoirs qu'elle

entraîne" les soutient. Ils ne boudent point le présent ni ne se détournent de l'avenir pour fixer obstinément dans le passé de vains et moroses regrets; mais ils s'inclinent vers ceux qui entreprennent, à leur tour, la rude montée de l'existence, et, secourables, ils leur indiquent les routes enchantées de la confiance, du courage et de l'espoir.

Parce que l'horizon de leurs rêves s'est rétréci, ils ne se désintéressent point des diverses manifestations de l'activité qui bourdonne autour de leur paix seraine. Chez eux, l'éveil incessant de l'esprit et l'élan d'un enthousiasme juvénile s'allient harmonieusement à la sagesse de la maturité et leur sont une source nouvelle d'exquises et profondes jouissances.

La vieillesse même ne les rebute pas. Ils lui ouvrent des bras toujours accueillants, certains que pour leurs âmes éclairées par la foi, consolées par l'espérance, elle se fleurira encore de bonheurs rares peut-être, mais d'un bien doux parfum.

SAVOIR VIEILLIR

comme celui des tardives et précieuses corolles que voient s'épanouir les derniers beaux jours d'automne.



Marie Rollet

LOUIS Hébert... Marie Rollet!... Quels souvenirs n'évoquent pas ces deux noms! Lui, c'est le premier colon canadien, l'intrépide, vaillant et pieux Louis Hébert, offrant au Dieu des moissons la première gerbe mûrie sur le sol de la Nouvelle-France. Elle, c'est la première femme canadienne... Sa noble mission d'épouse et de mère accomplie, elle se pencha vers les âmes incultes des petits sauvages, comme son mari s'était penché, jadis, sur la terre vierge, pour y jeter la semence des vertus chrétiennes et récolter des élus pour le ciel.

Le bronze s'est emparé de ces deux attitudes les plus caractéristiques du premier couple d'agriculteurs de notre race, et la ville de Québec a célébré par

des démonstrations touchantes l'inauguration du monument qui doit en perpétuer le souvenir.

Je voudrais m'incliner, à mon tour, devant l'admirable femme dont la personnalité souriante et laborieuse rayonne discrètement parmi les grandes figures qui dominent notre primitive histoire.

Elle fut celle qui sut aimer, elle fut celle qui sut agir. Et parce qu'aux vertus familiales et sociales Marie Rollet joignit les plus hautes vertus nationales féminines, elle nous apparaît comme le parfait modèle de la Canadienne française d'aujourd'hui.

* * *

Quel courage il fallut à cette femme jeune et cultivée, accoutumée à l'aisance et entourée d'affection, pour effectuer cet audacieux départ de la Vieille France pour la Nouvelle! Aucune femme de son pays n'avait encore tenté l'aventure. Elle n'ignorait pas les risques de la traversée,

les dangers qui l'attendaient en ces contrées sauvages; mais elle avait par-dessus tout le culte de son foyer, et pour suivre son mari, elle trouva "tout simple, tout naturel", nous dit Laure Conan, "d'affronter les plus effroyables périls".

Puis ce furent, dans la solitude de la forêt laurentienne peuplée de féroces ennemis, les longues années de durs labeurs, de privations et de perpétuelles alarmes. "Vive et gaie", Marie Rollet encourage, conseille et soutient tout son entourage. Elle est à la maison et elle est aux champs. Sa bienfaisante influence rayonne bientôt sur toute la petite colonie, et plus d'une fois, sans doute, Champlain lui-même dut gravir la falaise québécoise pour aller retremper son âme abattue et ranimer ses espoirs au foyer où régnait "la dame Hébert".

Ah! qu'elle fut bien, cette première Canadienne, la digne aïeule de la travailleuse infatigable, de la compagne intelligente, de l'indomptable lutteuse que n'a

pas cessé d'être, chez nous, depuis trois siècles, la femme du colon!

* * *

Mais pour avoir part à la gloire et au mérite de Marie Rollet, il ne suffit pas de lui ressembler par le côté extérieur de la vie. Encore faut-il s'élever au même idéal patriotique et religieux; et cela, chacune d'entre nous le peut, quel que soit le milieu où s'exerce son action.

Comme celle qui, même le jour où Québec tomba temporairement au pouvoir des Anglais, refusa de quitter le lopin de terre défriché par son mari et fécondé par leur labeur commun, attachons-nous au sol de notre beau et grand pays. Comme elle, surtout, obstinément fidèles à notre tâche en dépit des obstacles grandissants, travaillons à garder vivante, sur la terre canadienne, la flamme catholique et française.

Cette flamme, c'est dans le coeur des enfants qu'il la faut d'abord attiser. Ce

sont ces jeunes volontés qu'il importe avant tout de diriger vers le bien et ces petites âmes neuves qu'il faut fleurir de pensées hautes et de bons sentiments.

Marie Rollet le comprit. C'est par cet apostolat qu'elle voulut terminer sa carrière, ajoutant ainsi à ses titres de gloire celui de première institutrice canadienne.

Et parce que ce rôle est l'un des plus nobles qui soient, il convenait, il était juste que le génie du sculpteur le glorifiât et que dans la première et la plus héroïque d'entre elles, toutes les éducatrices de notre race fussent honorées.



Dans la prairie

COMME il faut peu de chose, souvent, pour réveiller en nous les souvenirs endormis et nous remettre dans un état d'âme autrefois éprouvé!

Un je ne sais quoi de particulièrement fluide et lumineux dans l'atmosphère m'a rappelé, aujourd'hui, le clair pays où j'ai vécu jadis, m'investissant à nouveau de la joie de sa beauté.

Je revois la prairie: la prairie éblouissante et somptueuse, ondulée comme la mer, et qui, là-bas, porte en ses brises des lambeaux de légendes.

Point d'obstacles au regard ni de limites à l'horizon.

Comme j'aimais cette fière et solitaire nature que, dès ses premiers élans jadis,

mon imagination avait enveloppée de désirs! Avec quel ravissement mon âme, par mes yeux, reprenait chaque jour possession des lointains indécis, des petites mares miroitantes au soleil et de la splendeur immense de la plaine!

Le charme suprême de ce pays, c'était son âme si vivante. Elle semblait jaillir, avec les blés, de la glèbe féconde; elle vibrait en l'intensité lumineuse de l'air et se concrétisait, en quelque sorte, dans l'optimisme irréductible des habitants et l'audace de leurs entreprises.

Quelle fierté les animait en voyant, d'une semaine à l'autre, leur village déborder un peu plus ses limites, les "shacks" informes disparaître devant de pimpantes habitations, les rues et les avenues se dessiner!

En même temps, les charrues tirées par de grands boeufs, par des "bronchos" fringants ou de puissants moteurs sillonnaient la campagne. Les moissons bientôt rougissaient au soleil, — et vint l'au-

tomme. Le tumulte des battages, les sifflements aigus des machines emplissaient soudain la prairie. De près, de loin, de longues fumées montaient droites sous la voute azurée, cependant que les “déserts” se peuplaient de belles meules de paille jaunes et moëlleuses.

Des mois durant, de l'avant-jour à la nuit tombante, l'on n'entendait plus que lourds chariots résonner ferrailleusement sur les chemins durcis. Un gai refrain parfois s'envolait sur la plaine: c'était le chant du “homesteader” joyeux, revenant d'échanger, contre pièces blanches et billets bleus, ses boisseaux de blé d'or...

* * *

Silence enchanté!... Ombre transparente!... Ineffable quiétude de certains soirs d'automne dans la prairie!...

Sous le ciel plein d'astres, voici que très loin, rasant le sol, apparaît une étrange lueur. Elle est d'un beau rouge

sombre. Elle grandit, monte, s'étale et illumine tout un secteur de la plaine.

Après quelques instants, à l'autre bout de l'horizon, un second point brillant surgit... puis un troisième, puis d'autres et d'autres encore... Partout, dans la nuit maintenant venue, les meules flambent, et les étoiles scintillantes, piquées là-haut, semblent des étincelles jaillies des feux de la terre... ,

Une note sinistre traversait la beauté de cette fête nocturne quand, soudain, de longs cris déchiraient l'espace. C'étaient les loups. En quête de pâture, mais inquiétés par l'éclat des alentours, ils n'osaient point descendre des buttes prochaines.

A cette époque revenait, pour les habitants de la contrée, la saison joyeuse des loisirs, des visites, des interminables parties de cartes, des veillées charmantes et pittoresques.

J'en sais pourtant qui, à ces plaisirs, préféraient souvent la solitude et, aux

DANS LA PRAIRIE

charmes du coin du feu, l'âpre attrait de la nuit où aboient les "coyotes" et où flamboient les meules.

Dans leur coeur, les souvenirs, les espoirs et les rêves, comme de petites flammes aussi, mystérieusement s'allumaient...



Le succès

LES mots sont de petits êtres vivants, sujets comme nous aux bonnes et aux mauvaises fortunes et soumis aux variations capricieuses des temps. Les sentiments qu'ils expriment s'affaïssent-ils, les idées qu'ils traduisent se déforment-elles, les voilà à leur tour qui s'altèrent et perdent leur valeur.

Entre les termes ainsi dépréciés et avilis par ce qu'un auteur a justement appelé les "perversions morales de l'heure présente", il n'en est guère, peut-être, de tombé à un plus bas niveau, en certains milieux du moins, que celui de "succès". Le mercantilisme envahissant l'a à peu près dépouillé, ce mot-là, de toute sa primitive noblesse, de toute acception haute,

pour le ravalier au sens vulgaire de “faire de l’argent”.

Un homme de succès, proclament les mille voix de l’opinion courante, c’est celui dont le talent se fait avant tout pourvoyeur d’espèces sonnantes; une entreprise heureuse, c’est celle où l’on entend le bruit de l’or roulant sur de l’or, et ainsi de tout le reste.

Mais le succès qui consiste à remplir fidèlement sa tâche ou celui qui couronne les rudes efforts consentis en vue d’acquérir quelque supériorité intellectuelle ou morale, le succès de l’obscur travailleur luttant plein de courage et de vaillance pour nourrir sa famille, celui de la mère réussissant avec non moins de peine que d’honneur à boucler le budget familial et à bien élever de nombreux enfants — on n’en parle guère...

Ne voilà-t-il pas, cependant, des héros du succès tout aussi intéressants et d’autant de mérite, sans doute, que maint arriviste et maint brasseur d’affaires?...

De l'argent, il en faut, personne ne songe à le nier; mais il y a marge entre le juste désir d'un confort raisonnable et l'âpre avidité qui fait de l'acquisition de la richesse le tout de la vie, entre l'appréciation exacte d'un bien utile et l'erreur fatale par laquelle gens et choses ne sont cotés qu'à leur unique valeur numéraire. Un tel "vaut" tant: le voilà sacré grand homme!... Telle entreprise ne rapporte pas les dividendes escomptés: elle ne mérite pas de vivre!... Que le grand homme soit en réalité un chenapan, ou que l'oeuvre aussi lestement jugée et condamnée par ceux qui n'y entendent guère soit le porte-étendard ou la sauvegarde d'un idéal nécessaire, c'est bien là le moindre des soucis!...

Le culte du veau d'or va-t-il donc détruire chez nous toute délicatesse de conscience et toute élévation d'esprit, ébranler tout principe, entraver toute poursuite d'un dessein noble et désintéressé?

LE SUCCÈS

Ne le permettons pas. Rendons au beau mot de “succès” sa signification et sa valeur. N’hésitons pas à proclamer hautement, à l’occasion, que l’entreprise qui atteint le but moral qui lui a été assigné — son rendement financier fût-il nul — est un succès; qu’une vie même dépourvue de science, d’argent et de tous les dons que le monde recherche et loue, si elle a été vécue pour autrui et non pour soi, si elle a fidèlement réalisé le plan divin sur elle, est pareillement un succès.



Notre tâche

CONNAISSEZ-VOUS cette jolie légende? Sur la route poussiéreuse, un pèlerin, portant péniblement la croix de sa vie. Il soupirait: "Une autre croix, Seigneur, je vous prie, celle-ci m'écrase, je n'en puis plus!" Soudain, un sommeil profond s'empara de lui. Il se vit entouré d'une vive lumière et transporté, à la fois ébloui et épouvanté, devant une grotte, où était réunie la multitude des croix portées depuis le commencement du monde et qui devront être portées jusqu'à la fin des temps. "Choisis" lui dit en même temps une voix douce. Le voilà donc lui-même à la recherche d'une croix qui conviendrait mieux à sa faiblesse. Longtemps il examine celles qu'il voit là, les soupèse, les retourne, les es-

NOTRE TÂCHE

saye, puis il les abandonne... Hélas, hélas! toutes sont trop lourdes ou trop hideuses. Il allait succomber de désespoir quand il aperçoit, sur le seuil de la grotte, une croix qui l'attire. Il la soulève, un soupir de soulagement s'échappe de son coeur: "Celle-là, Seigneur!" implore-t-il. Il tend les bras pour la saisir et pousse un cri: c'était la sienne!...

* * *

Prendre des vacances, c'est bien souvent s'exposer inconsciemment soi-même à la salutaire aventure du pèlerin de la légende.

On était las de la monotonie et des exigences de sa tâche; on avait faim de nouveauté et de changement; tout devoir nous paraissait moins pénible que le nôtre; toute occupation nous semblait aimable, hors celle dont l'effort nous était imposé. Oh! sortir du cercle étroit de la routine quotidienne! Vivre au gré de sa fantaisie, de son rêve!...

Mais nos rêves sont capricieux et distraits. Ils se lassent vite de ce qui tout d'abord les charma et ne savent pas retenir captif l'oiseau bleu du bonheur dont ils croient toujours naïvement la conquête assurée, pour peu que son vol les effleure. Puis le jardin des autres, si attrayant de loin, si souvent envié, quand on a le loisir d'en faire un peu le tour, ne se révèle guère plus fleuri que le sien...

Le jour arrive où il faut se remettre à la besogne. Comme la figure rébarbative de son travail s'est adoucie! Comme il nous apparaît bien, maintenant, ce devoir providentiellement choisi pour nous, le seul compagnon de route capable de nous conduire sûrement, comme par la main, jusqu'à la pleine réalisation de notre destinée! C'est un ami austère, mais un ami véritable. On le reconnaît, on lui sourit, on l'aime...

* * *

Si nous savions mieux nous défendre contre l'absorption des mille tracasseries de la

vie quotidienne et le tyrannique envahissement des influences extérieures; si, à travers les lourds nuages de nos pensées terrestres, nos regards cherchaient plus souvent la trouée bleue d'où pleuvent les rayons illuminateurs d'En-Haut, il ne faudrait pas tant d'expériences renouvelées, de tâtonnements et parfois de déboires avant de nous pénétrer de cette simple et fondamentale vérité: que Celui qui nous a fait sait mieux que nous ce qui nous convient et qu'il n'est d'autre sagesse que de nous fier à son amour et d'accepter sa volonté.

C'est seulement lorsque cette conviction aura définitivement conquis et transformé nos âmes que notre vie s'harmonisera, que nous prendrons conscience de la portée supérieure de la plus humble tâche et que chacun de nos devoirs, si rebutant fût-il, rayonnera d'une irrésistible beauté nouvelle.



VARIÉTÉS

Mère d'Evêque

C'EST la foi de ma vie, écrivait Maurice Barrès à propos de Pascal, qu'il y a une sorte d'union vivante entre le père et ses enfants. "Le fils est le secret de son père", déclare l'Orient, auquel l'Occident répond: "Nos fils ressemblent à nos pensées les plus profondes".

Monseigneur Taché est une émouvante illustration de cette hérédité spirituelle où tantôt le père, tantôt la mère a le rôle prépondérant. Chez lui, c'est l'empreinte maternelle que l'on découvre avec une admiration attendrie. Car c'est une jeune veuve de 28 ans qui penche son doux visage sur les premières années du

futur grand évêque - missionnaire du Nord-Ouest et qui va connaître l'incomparable joie de créer, après le corps, l'âme de son enfant.

Louise - Henriette de la Broquerie avait épousé, le 20 février 1820, Charles Taché, officier de l'armée canadienne, issu, comme elle, d'une famille aussi distinguée par le mérite que noble par la vertu. Le jeune couple résida à Kamouraska.

Six années de bonheur. Cinq petits anges au foyer. Et puis, un jour, un noir cercueil. C'est le père qui s'en va...

L'aîné des enfants, Joseph-Charles, — son nom devait honorer les lettres et la politique canadiennes, — est confié à sa grand'mère paternelle, et Mme Taché revient chez ses parents à Boucherville. Ceux-ci disparus, elle se retire à la campagne, au Château Sabrevois, avec ses fils, Louis et Alexandre. Ce dernier était devenu, par la mort de deux petites soeurs, le benjamin chéri de la famille.

C'est dans ce vieux manoir que la noble veuve de Charles Taché vivra trente-neuf ans d'une vie sainte partagée entre les devoirs de sa piété profonde, de sa charité et de sa tendresse maternelle. Près d'elle, généreuse et discrète, veille l'affection de son frère, Joseph de la Broquerie, ce frère magnanime qui avait promis à Dieu "de dévouer sa vie au bonheur de sa soeur et à l'éducation de ses neveux".

* * *

Pour charmer ses loisirs, Mme Taché cultivait les fleurs. J'aime à me représenter, parmi le jaillissement des corolles éclatantes, cette belle jeune femme au front grave, toujours vêtue de deuil. Tandis qu'avec un goût très fin, guidé par une vraie science de botaniste, elle marie les espèces, elle aligne, taille et épie l'éclosion lente de son rêve de beauté, le petit Alexandre trotte à ses côtés et l'amuse de son babil. La mère songe doucement et se dit qu'il est d'autres jar-

dins, jardins merveilleux, que sa sollicitude doit ensemençer et fleurir.

Un jour, dans ces mêmes allées, la mère vieillie repassera, recueillant avec les souvenirs enchantés d'autrefois, quelques graines précieuses qu'elle enverra à un jeune missionnaire perdu dans les neiges de l'Ile-à-la-Crosse. Et le jeune missionnaire ravi, d'écrire : "J'ai regardé souvent ces fleurs avec un sentiment de complaisance auquel vous aviez la plus grande part. Il en est une surtout que j'aime plus que les autres, c'est la "pensée"; comment, en effet, un fils pourrait-il ne pas aimer la pensée de sa mère? Déjà le froid d'octobre avait desséché les autres fleurs, déjà leurs tiges, sans sève, se repliaient vers la terre; la pensée seule, la pensée de ma mère conservait toute sa fraîcheur et son parfum."

Adorable délicatesse, sensibilité frémissante de ces deux coeurs pareils du fils et de la mère! Ils souffriront sans doute; mais de combien de joie, d'une

qualité exquise et rare, ne connaîtront-ils pas l'intarissable source!

Après l'élan surnaturel, c'est de cette source que jaillit la puissance d'enthousiasme qui met de l'allégresse dans toutes les tâches de l'apôtre, les plus rudes et les plus vulgaires. C'est par cette porte enchantée que la beauté secrète et attirante de la terre d'exil pénètre son cœur. Prairie sans horizon, laes du nord aux solitaires rivages, blancheur immense de l'hiver, combien d'échappées délicieuses vous doivent le rêve et la plume du missionnaire!

* * *

Mais l'âme ne vit pas seulement de poésie. Elle doit être active, forte, prête pour tous les accidents de l'existence. Mme Taché le savait dès avant les leçons cruelles de sa destinée. C'est un sang chargé de foi et d'énergie qu'elle donna à son fils. Une éducation virilement chrétienne, les beaux exemples du foyer achevèrent de tremper cette jeune âme. Et la

mère prédestinée qui répondait, douloureuse et ferme, aux appels toujours plus crucifiants de la vocation toujours plus haute de son fils: "Va, mon enfant, où Dieu le veut!", cette mère put reconnaître le son même de son âme dans les accents de l'apôtre suppliant qu'on le laisse à la misère de ses missions, pourvu seulement qu'on lui procure "des pains d'autel et du vin pour le saint sacrifice", dans les paroles intrépides de l'évêque défendant, en face des gouvernements spoliateurs, les droits sacrés de son peuple.

Le renoncement, le devoir: mots sublimes qui n'éveillent plus que des échos affaiblis dans nos molles consciences, que nos lèvres faussement tendres osent à peine prononcer devant nos enfants, les trouvant trop austères! Une vraie mère triomphe de ces défaillances de son coeur. Où est-elle la louange plus à l'honneur de l'admirable femme dont j'essaie modestement d'évoquer le souvenir, que ce témoignage du fils qui fut sa glorieuse récom-

pense terrestre: “Vous êtes malade, bonne maman, le ciel nous afflige en vous éprouvant. Comme il me serait doux de courir vers vous, d’aller auprès de votre lit de douleur vous dire mon respect, mon affection, mon dévouement le plus entier! Les circonstances ne me le permettent pas; vous m’avez trop montré que la voie du devoir est seule à suivre pour que je puisse craindre que mes motifs ne soient pas appréciés...”

Ces lignes trempées de larmes, Mme Taché n’eut point le bonheur de les lire. Le lendemain du jour où elles lui étaient adressées, elle rendait à Dieu son âme généreuse. C’était le 23 juillet 1871. “Circonstance extraordinaire”, s’écrie Dom Benoît, dans sa belle “Vie de Mgr Taché”, “le jour et l’heure de sa mort se trouvaient le jour et l’heure anniversaires de la naissance de son vénérable fils; il semblait que Dieu voulait la récompenser d’avoir donné un tel évêque à son Eglise en la faisant naître à la vie éternelle le

jour et l'heure même où elle lui avait donné naissance à la vie du temps”.

* * *

Oui, c'est Mme Taché, incomparable mère, qui a véritablement donné à l'Eglise de Dieu l'un de ses plus illustres pontifes et à la patrie canadienne l'une de ses gloires les plus pures. Tout petit, elle commença de façonner son âme à la mesure de la tâche conquérante et grandiose qui l'attendait. On connaît surtout le rôle décisif qu'elle eut dans sa vocation. Rappelons-nous le jour où le transport de l'amour filial arracha au coeur du jeune Oblat cet engagement suprême: “Pour la guérison de ma mère, ô mon Dieu, je me donne aux sauvages de l'Ouest!”

Un tel cri, quelle révélation d'indicible tendresse! Et demain ce sera l'adieu, la solitude...

Mais dans cette solitude, une fleur splendide va s'ouvrir: le souvenir, la perpétuelle présence dans l'absence de l'être

aimé. Pendant vingt-six ans, dans une correspondance aussi pressée, aussi régulière que les courriers le permettront, la mère et le fils effeuilleront les pétales odorants de cette fleur... “Je savais, écrira plus tard avec attendrissement l'évêque de Saint-Boniface, que toute préoccupée du bonheur de son fils (cette mère bien-aimée) écoutait jusqu'aux moindres murmures du Nord-Ouest; jusqu'au moindre bruit de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, demandant une prière, promettant un souvenir”.

Douce raison de fierté pour nous, les Canadiennes de l'Ouest! Mme Taché, si elle ne connut jamais le charme magique des prairies, n'en est pas moins nôtre. Un magnétisme puissant, — l'amour de son fils et celui des âmes qu'il était venu sauver, — tint son esprit et son cœur invinciblement tendus vers “les pays d'en haut”. Les missionnaires l'appellent leur mère. Elle les connaît tous par leurs

noms, elle les aide, elle les accueille à son foyer durant leurs brefs séjours "en Canada". Sa charité adopte même les jeunes Métis envoyés par l'évêque de la Rivière-Rouge au séminaire de Saint-Hyacinthe. L'un d'eux, choyé, soigné par elle, mourra entre ses bras.

* * *

"Admirons, s'écrie encore Dom Benoît, dans l'union de ces deux vies les mystères de la miséricorde divine sur ces pays de grand avenir. Mgr Taché, en se donnant à ces pays, a conservé l'existence à sa mère; cette existence prolongée est un don continué fait aux mêmes contrées; le fils est à la mère, la mère est au fils, et tous les deux ne vivent que pour faire de l'Ouest une terre catholique..."

Quel est donc le secret de cet attachement extraordinaire, de cet accord harmonieux des âmes?... Bien des fils ont aimé leur mère et l'ont entourée de vénération attendrie; bien des mères ont accompagné de leurs prières et de leurs

larmes le fils absent. Mais les exemples sont rares d'une si parfaite intimité.

C'est qu'entre Mgr Taché et sa mère, une vive sympathie des intelligences entretient et active l'élan naturel des coeurs. Cette grande chrétienne, cette mère vaillante est encore une femme cultivée. La vie sérieuse, les solides lectures enveloppent son âme d'une atmosphère de pensées justes et de nobles sentiments. Quand son vénérable fils lui écrit, c'est tout d'abord, sans doute, pour "soulager son coeur", mais il sait aussi que les saintes ambitions de son zèle, que ses inquiétudes et ses vastes projets, il les confie à qui peut les comprendre et les apprécier judicieusement. Selon un mot délicat d'Étienne Lamy, il croit "à la raison, comme il croit au coeur de sa mère".

Mme Taché est l'un des plus nobles exemplaires de la Canadienne. Elle est une des figures les plus attachantes de cette lignée de femmes d'élite qui ont été de tout temps l'ornement et l'honneur de

notre race: femmes aux ardentes vertus, au clair bon sens, à la distinction et au charme souverains. Sa mémoire mérite nos hommages. Qu'un doux reflet de la gloire de l'illustre évêque de la Rivière-Rouge auréole le front de la mère qui fut tendrement et pieusement associée à son oeuvre et à sa vie.



Que les femmes s'en mêlent !

A PRES un long séjour de l'autre côté de la frontière, un brave Canadien revenait s'établir au pays avec toute sa famille.

Le vieux curé qui l'avait vu partir, jadis, avec appréhension et regret, songeant tristement: "Encore un de perdu!" l'écoutait aujourd'hui, étonné et ravi... Dans le plus authentique parler du terroir, son ancien paroissien évoquait les souvenirs de sa vie de là-bas: les misères du début, la venue des temps prospères; il disait comment, un beau jour, la nostalgie du sol natal lui était entrée dans le coeur... Puis il y avait les garçons, solides gaillards bientôt en âge de se marier... Ils

ne voulaient épouser que des filles de leur religion et de leur race et avaient hâté le retour.

“Mais enfin, remarqua tout ému le curé, vous habitiez une ville protestante, vous n’entendiez jamais parler votre langue... Comment avez-vous pu rester ainsi bons catholiques et bons Canadiens?... ”

— Hé! monsieur le curé, pas bien malin... avec la femme!... C’est qu’elle n’étais pas commode, allez! Figurez-vous qu’elle n’a jamais voulu apprendre un mot d’anglais, pas un! Alors il n’y avait pas à regimber: on parlait français à la maison... Si, par hasard, un des enfants s’oubliait, vlan! “Parle donc comme du monde, toi!...”

Pour la religion, c’était la même chose. Le dimanche, par exemple... souvent on aurait bien voulu se reposer un brin... Pas d’affaires!... Il n’y avait qu’une petite chapelle catholique à l’autre bout de la ville. Il fallait se lever matin et arriver à la messe à l’heure. Pas de messe, pas de

dîner!... Je trouvais cela dur, allez, dans le temps, pour les petits... mais aujourd'hui, je remercie la mère. Si on est ce qu'on est, c'est à elle qu'on le doit. Ah! les femmes, monsieur le curé, quand elles s'en mêlent!..."

Quand elles s'en mêlent!... Il avait raison, le brave homme. Dans combien de familles exilées du foyer de la race, le même prodige de conservation religieuse et nationale s'est-il réalisé, grâce uniquement à une intelligente et énergique intervention féminine!

Quand elles s'en mêlent!... La voix du bon sens populaire le proclame, tout comme l'expérience le prouve, tout comme l'atteste l'histoire de notre survivance: où se porte la femme, là est la victoire.

* * *

Que les femmes s'en mêlent donc!...

A cette heure surtout où l'on suppose plus haineusement que jamais, en certains quartiers, les chances de vie ou de

mort pour notre peuple, une lourde mais glorieuse responsabilité nous échoit. D'impérieux devoirs sollicitent notre action et réclament la mobilisation de toutes les volontés. Ils s'imposent particulièrement à nous, Canadiens des provinces en majorité anglaises. Ils se résument presque tous en un mot: la sauvegarde de la langue.

Ah! si les mères tout d'abord le voulaient!... Elles sauraient bien "bouter dehors" ces redoutables complices de l'anglicisateur si fréquemment installés à la table même de famille: le snobisme des uns, la lâcheté des autres, l'indifférence du plus grand nombre. Elles sauraient bien, comme la vraie patriote qui ne pouvait souffrir qu'aucun des siens, chez elle, ne parlât pas "comme du monde", elles sauraient bien trouver dans l'amour de leur race et le fier désir de la voir se continuer sans défaillance, le courage d'une intransigeance de bon aloi et des répressions parfois nécessaires.

Grâce à elles, chaque maison canadienne redeviendrait ce “petit nid bien français” où les âmes qui s’éveillent ne subiraient que des influences propres à développer et à fortifier en elles le sentiment national. Les beaux livres qui relatent les luttes de nos ancêtres et ceux qui évoquent le pittoresque ou l’héroïsme de leur vie remplaceraient, sur les tables et dans les bibliothèques, les ineptes et dangereux magazines américains. Les feuilles anglaises, semeuses d’erreurs et déformatrices de notre mentalité, seraient détrônées par les revues, les journaux qui montent vaillamment la garde autour de nos droits. Ceux-ci, on les lirait, on les commenterait, le soir, en famille. Parfois, le chant de quelque “refrain de chez nous” clorait la veillée et graverait au plus profond des coeurs et des mémoires la suavité de nos doux accents.

Comme alors les enfants grandiraient dans l’amour, le respect et l’orgueil de leur titre de Canadiens français! Et le dé-

solant spectacle de jeunes gens, de jeunes filles méprisant leur langue et ridiculement infatués de coutumes étrangères n'existerait plus.

Après avoir ainsi allumé et avivé dans les jeunes âmes la flamme patriotique, les mères canadiennes pourraient-elles se désintéresser de l'oeuvre qui assure le succès de leur tâche première ou en ruine les effets : l'école ?

Il est un strict devoir : celui, où la chose est possible, de procurer une éducation française aux enfants. Tous les prétextes sont futiles ou méprisables qui tentent de justifier la défection sur ce point. Les grands intérêts à sauvegarder sont au-dessus des petites vanités ou des petites combinaisons personnelles.

Ne retranche-t-on rien, mesdames, dans vos écoles, aux quelques bribes d'enseignement du français qui nous restent ? Veillez ! Protestez ! Réclamez !

Quels bienfaits résultats n'aurait pas encore une plus intime collaboration

QUE LES FEMMES S'EN MÈLENT!

de la mère et de l'institutrice! C'est par là seulement que la classe de français écourtée donnera son plein rendement et que pourra s'inscrire, en marge des études scolaires, une efficace campagne d'épuration de notre langue si profondément altérée dans nos centres mixtes.

Une autre tâche de fierté et d'honneur nous incombe: celle de la faire rayonner, cette langue injustement honnie et pros-crite, dans toutes les manifestations de notre vie sociale. On l'a répété maintes fois, c'est dans les petits détails qu'elle veut être défendue. Ne nous contentons pas de parler français entre nous. Exigeons de nos fournisseurs qu'ils aient au moins des commis qui nous comprennent. Faisons nos commandes par la poste en français. Abdiquer sa langue en même temps que l'on donne son argent, c'est trop.

Nos maris, nos frères, nos amis, tout à leurs affaires, sont parfois bien... distraits. Ils oublient la primordiale impor-

tance, pour une minorité qui veut vivre, de proclamer bien haut son existence. Les enseignes bilingues, les cartes professionnelles bilingues, les en-têtes de lettres, les factures bilingues sont autant d'éloquentes et subtiles voix entendues par tous. Rappelons-le à l'occasion. Réveillons avec tact, mais avec une persistante énergie, le patriotisme endormi.

Que les femmes s'en mêlent!... C'est le trésor de notre langue pieusement gardé et invinciblement défendu; c'est toute l'âme de la race vivifiée et raffermie; c'est, aujourd'hui comme hier, la pleine et lumineuse joie du triomphe assuré.



La mère de chez nous

Son Rôle en face de l'avenir

Avez-vous pensé quelquefois à la puissance que pourrait devenir la nôtre, si chacun se mettait à son poste et y faisait tout son devoir?

Abbé Lionel GROULX.

ON l'a dit — et nos âmes en tressail-
lent encore de douce fierté — nous
sommes, nous les femmes, nous
surtout les mères, l'une des forces primor-
diales et suprêmes de notre jeune peuple.

Etre une force, c'est-à-dire un appui,
un secours, quelqu'un sur qui l'on
compte et qui ne saurait faillir, quelqu'un
vers qui, à l'heure douloureuse ou criti-
que, se tournent les regards anxieux et
se tendent les mains confiantes: quelle
dignité, quelle grandeur! Et que d'espé-
rances, mais aussi que de responsabilités
sont encloses en ce simple mot!

Mères canadiennes, aujourd'hui plus que jamais, le pays attend de nous de grandes choses. C'est à nos âmes fidèles et vaillantes qu'il demande, au milieu du chaos universel, la sauvegarde des plus précieux dons de la race. C'est le concours unanime de nos bonnes volontés "devenues des énergies" qu'il réclame pour voir grandir des générations de fils et de filles selon son coeur.

Voilà notre tâche présente, obscure et glorieuse. Tâche qui nous haussera au beau rôle d'auxiliatrices anonymes mais puissantes, de collaboratrices modestes mais généreuses et avisées de ceux qui se préoccupent de maintenir vivaces chez notre peuple les vertus, les traditions qui ont fait jusqu'ici son bonheur et sa force et qui seules étaièrent sa véritable grandeur.

Ces vertus, qui doutera que les mères en soient, plus que tout autre, les héritières responsables? C'est à nous qu'échoit le redoutable honneur, le de-

voir impérieux, précis, de garder nos foyers intensément catholiques et français.

Bien ardue parfois sera la tâche. Le mal de tous côtés nous accoste et nous fascine, et il n'est presque pas de coin de chez nous qui échappe à l'ambiance étrangère.

La mère canadienne n'en aura que plus d'honneur et plus de mérite à suivre l'idéal légué par ses saintes devancières : donner à la religion, dans sa maison non moins que dans sa vie, la place à laquelle elle a droit ; défendre sa porte contre le tourbillon de la farandole mondaine et ses dévergondages ; barrer énergiquement la route à la course folle aux plaisirs, cette ruine de l'esprit chrétien et de la vie familiale, aux envahissements du matérialisme et du luxe, cette gangrène de la société actuelle.

Avec quel redoublement de volonté clairvoyante et d'ardeur ne s'attachera-t-elle pas aussi, la mère de chez nous, à im-

prégner tout le détail de l'existence quotidienne au foyer d'une chaude et lumineuse atmosphère française; à donner à l'âme de ses enfants par tous les moyens, surtout par un fier respect de la langue, une irréductible trempe française!

Ah! n'écoutons pas ceux qui déclarent périmées nos traditions, notre conception supérieure de la vie, ceux qui se moquent de notre invincible vouloir à demeurer ce que nous sommes. Les funestes événements qui se déroulent nous donnent amplement raison. A l'heure où de tous côtés la machine sociale grince et gémit, n'est-ce pas dans les croyances qui sont les nôtres, dans l'esprit d'ordre, de modération qui nous caractérise, que réside l'espoir suprême de la paix?

Restons nous-mêmes. Nous ne gagnerions rien à singer les autres. La bêtise de certains des nôtres sous ce rapport nous le prouve surabondamment.

* * *

Est-ce à dire que l'utilisation patriotique de notre haute autorité maternelle se bornera à ce rôle urgent, mais négatif: ne rien perdre de ce qu'il faut sauvegarder? Bien mal avisé qui le croirait. Quel coeur de mère se désintéresserait de l'avenir? Les phalanges drues de nos petits s'élançant allègrement à sa conquête. Leurs demains collectifs feront ceux de la race. Il dépend de nous que ces demains soient ternes ou glorieux; la main qui berce l'enfant gouverne le monde...

Mais pour élever ces fils et ces filles puissants et sages que réclame notre Canada français, il faut en avoir d'abord... Puis il faut garder ceux que le ciel nous donne. Plaie saignante au coeur de notre peuple. Si, dans nos familles chrétiennes, les petits viennent encore nombreux, la mortalité infantile, hélas! a tôt fait d'éclaircir les rangs. Des patriotes aux âmes d'apôtres ont entrepris d'enrayer le fléau. Mais qu'importeront les sacrifices qu'ils s'imposent, les conseils qu'ils prodiguent,

les “Gouttes de lait”, les hôpitaux qu’ils fondent, si l’apathie coupable de la mère se rit de leurs avertissements ?

Donner au pays des enfants sains et vigoureux, c’est le premier devoir de la mère canadienne envers l’avenir.

O nos fils, ô nos filles, de quels soins plus ardents, plus délicats encore, n’environnerons-nous pas vos âmes ! Elles seront belles, ces âmes, de toutes les vertus dont nous aurons déposé en elles les germes précieux ; elles seront fières de tous les justes orgueils que nous leur aurons inspirés : orgueil de leur foi, de leur histoire, de leur race et de leur langue ; elles seront ambitieuses noblement, courageusement, et par elles s’élèvera l’édifice glorieux de notre supériorité future.

Ah ! si seulement chaque mère, dans chaque foyer, se mettait à son poste et y faisait son devoir ! Nous aurions vite frayé des voies rapides et sûres à la réalisation de ces splendides espoirs.

Mgr Tissier, s’adressant à un groupe-

ment de jeunes filles françaises, leur disait: "Il est temps d'en finir avec la futile éducation "pour plaire", avec l'éducation par les arts de simple agrément, piano, mandoline, pastels et broderies, avec l'éducation irréaliste, c'est-à-dire non conforme à la vie: à votre vie, à votre nature, à vos aptitudes, à votre destinée de femmes et de mères, à vos responsabilités."

Appliquons-nous ces fortes paroles. Nous aussi, adaptons à notre temps de luttes, à nos pressants besoins, la formation de nos enfants. Finissons-en surtout avec la molle éducation qui a créé parmi nous ces légions de nullités sociales: jeunes farauds, prétentieux ignorants, petits esprits rivés à leurs petits sacs d'écus.

Il nous faut des hommes, des vrais. Il faut que l'exemple, que les premières leçons de la mère inspirent à l'enfant le goût du travail et des victoires difficiles; qu'ils éveillent et développent en lui l'esprit de sacrifice qui forge les caractères

virils et les robustes vouloirs; qu'ils le détournent de la frénésie des amusements, des sots plaisirs, pour orienter les superbes forces de sa jeunesse vers la préparation d'un avenir utile au bien du pays et à l'accroissement de notre prestige national.

Et puis, ayons confiance. La génération ainsi formée sera prête au rôle qui l'attend. Elle saura bien tenter dans toutes les sphères de son activité l'assaut vainqueur qui l'installera à l'avant-garde de la science et du progrès.

O nos fils, ô nos filles, c'est de chacun de vous, que nous voudrions pouvoir dire demain:

*Là où je me suis arrêté, tu poursuivras.
Ce que je n'ai pu faire, tu le feras.
Où je n'ai pas su arriver, tu arriveras.
Ce que j'ai commencé, tu l'achèveras. (1)*

(1) Chant patriotique serbe.

Un conte, maman

IL y avait une fois un cruel pays où la vie trépidante, repue de luxe et de plaisirs, avait écrasé dans son tourbillon ou empoisonné de son haleine fétide tout ce qui fleurissait sur terre de charme et de beauté. Divine poésie, grâces de l'esprit, délicatesse du coeur, vous étiez méconnues. Les hommes, durs et grossiers sous d'élégants camouflages, marchaient le front courbé vers le sol. Les mères elles-mêmes étaient découronnées de leur auréole suprême; aux enfants qui réclamaient du pain, elles donnaient des pierres...

Je veux dire qu'au lieu de nourrir les âmes de leurs petits comme elles alimentaient leurs corps, elles les laissaient se dessécher et se durcir dans l'abandon. Les

fraîches paraboles, les contes ailés qui peuplent les jeunes têtes et les jeunes coeurs, avant même l'éveil de la raison, d'embryons d'idées justes, d'images riantes, de naïfs élaus vers le bien, "sornettes d'un autre âge!" proclamaient-elles étourdiment; et elles ajoutaient en enfonçant leur petit chapeau pour se rendre au cinéma: "Nous n'avons plus de temps pour ces choses-là, de nos jours".

Triste pays! Mères maladroites! Pauvres enfants!...

* * *

Nous, nous serons des conteuses, et nos contes, princes charmants, éveilleront cette adorable endormie qu'est une âme enfantine.

Tâche délicate. Il faut, pour y réussir, avec le coeur, du discernement.

Vous souvient-il de cette exquisite fillette dont parle quelque part M. Henry Bordeaux, qui s'écrie, ouvrant au ciel et à la terre ses bras joyeux: "Papa, j'aime le monde!... J'aime tout!..." Voilà com-

ment l'enfant doit aborder la vie : les yeux ouverts, l'âme ouverte sur la bonté et la beauté du monde créé par Dieu, aimant tout.

Cette attitude, la sagesse souriante de nos contes l'inspirera.

Trêve de ces "histoires de peur" où revenants et croquemitaines s'acharnent à traquer les pauvres humains. Les petits qui les entendent, énervés et malheureux, se croiront livrés sans défense à une foule ténébreuse d'ennemis et l'écho de leurs propres pas les fera trembler. Prenons garde qu'ils ne retrouvent plus tard, devant les luttes de l'existence, l'âme craintive que notre manque de tact leur aura imprudemment façonnée.

Sous le voile déger d'exemples, d'apologues pleins de charme, quelles douces leçons morales n'inculquerons-nous pas encore aux enfants ! Ils sont à l'âge des impressions vives et des indélébiles empreintes. Avant même d'en bien saisir le sens, le geste charitable de Rosine dépo-

sant dans les bras d'une petite fille pauvre sa poupée chérie, le geste honnête du petit Jacques courant remettre sa bourse perdue au voyageur, laisseront dans leur conscience un sillage lumineux qu'instinctivement, à l'occasion, ils voudront suivre. Précieuse orientation pour l'avenir!

Les histoires vraies, celles des saints et des héros, auront ici la préférence sur la fiction. Surtout auprès des bambins déjà grandissants. En illustrant des vertus qui ont été pratiquées par des êtres de chair et d'os comme nous, n'éveille-t-on pas plus sûrement les volontés? Les plus beaux types imaginaires exaltés par les poètes et les conteurs valent-ils, d'ailleurs, un Joseph vendu par ses frères, une sublime Jeanne d'Arc, une Jeanne Mance, un Dollard des Ormeaux? Pages émouvantes et glorieuses de notre propre histoire, c'est vous surtout qu'avec respect, avec amour, nous mettrons à la portée des tout petits. Un jour, du fond des coeurs

où vous aurez dormi longtemps silencieuses, vous remonterez avec des transfigurations suprêmes pour revivre en fortes vertus, en justes fiertés.

Sous prétexte d'instruire l'enfant, de le former, gardons-nous bien toutefois, par une méthode trop rigoureuse, de l'exclure de son domaine préféré, le merveilleux.

“Je suis pour les fées”, disait Mme Lucie Félix Faure-Goyau, qui eut une si profonde compréhension du mystère et des aspirations de l'âme enfantine. Sa psychologie n'est point en défaut. Elle s'appuie sur la nature même de l'enfant, petit être encore tout imprégné d'irréel, et sur l'expérience héréditaire et innombrable des douces conteuses qui ont successivement bercé et charmé le jeune âge. A notre tour de susciter les émerveillements ingénus devant le soulier de cristal de Cendrillon ou la lampe mystérieuse d'Aladin; à notre tour d'offrir aux rêves, à l'appétit immatériel des petits cette pâ-

ture de choix: la fantaisie légère des contes bleus, les poétiques invraisemblances des fables et des légendes.

* * *

Et par la vertu de sa baguette magique, une fée bienfaisante décrète :
“L’heure des contes rapprochera délicieusement les coeurs de la mère et des enfants; elle enrichira le présent et servira l’avenir; elle sera l’heure exquise et féconde qui porte tout à la fois des feuilles, des fleurs et des fruits”.



NOTES DE CRITIQUE

L'obscur souffrance

LORSQUE j'ouvris le dernier livre de Laure Conan, mes yeux s'attachèrent sur la première page un peu plus longtemps que ne le comportait la brève dédicace; "A celles qui souffrent".

Cette évocation, si triste pourtant, me rappelait l'un de mes meilleurs souvenirs. Je me revoyais, jeune fille à la fois confuse et ravie, écoutant les conseils que daignait me donner la noble doyenne des femmes de lettres canadiennes. "Surtout, me disait-elle, tandis que son regard semblait suivre le lamentable défilé de toutes les douleurs entrevues ou frôlées au cours d'une longue carrière, surtout, quoi que vous écriviez, n'oubliez pas ceux qui souffrent... Ils sont le grand public. Combien ne cherchent dans les livres et dans les

journaux qu'une diversion à leurs peines!... Dites-leur le mot qui apaise et console."

Cette parole de Laure Conan me semble bien exprimer l'idée inspiratrice et dominante de son oeuvre entière. Elle a écrit pour ceux qui souffrent. Les héros et les héroïnes qu'elle a mis en scène nous donnent le spectacle d'âmes véritablement cornéliennes, traçant le sillon de vie qu'il faut arroser "de ses sueurs, quelquefois de ses larmes et même de son sang". Ces âmes grandissent dans l'épreuve et proclament par leur exemple la beauté et la fécondité de la douleur.

Les hautes leçons qu'elles donnent, on les retrouve plus précises, plus fortement mises en lumière dans "l'Obscure Souffrance".

"L'Obscure Souffrance", c'est la simple et pathétique histoire, sous forme de journal, de la crise morale que traverse victorieusement une jeune fille révoltée d'une existence asservie, "rapetissée",

souverainement malheureuse, qui s'écoule entre un père alcoolique et une "fâcheuse belle-mère". Ou plutôt, c'est la miraculeuse et divine transformation, sous l'influence de la grâce secondée par une volonté profondément chrétienne, d'un cœur "aigri, rempli de fiel", en une âme compatissante et douce, allant jusqu'à "la parfaite, l'amoureuse acceptation de la souffrance et de la croix".

Vous qui souffrez, vous surtout, silencieuses "martyres dans la vie domestique", prenez et lisez ce précieux petit livre. Vous y apprendrez quelle "immense bénédiction" peut devenir l'épreuve qui vous meurtrit; vous y ferez ample moisson de ces douces et lumineuses pensées qui calment les secrètes rebellions du cœur et dont le rayonnement persiste dans l'âme à travers les tristesses, les lassitudes et les dégoûts de la vie.

"Toute position que nous n'avons pas choisie est bonne, puisque c'est Dieu qui nous y a mis.

“...Nos peines, qui semblent nous appesantir, nous sont en réalité comme les ailes aux oiseaux. Ces ailes leur sont un poids, mais sans ce poids ils ne pourraient jamais s'élever.

“Nul ne sait ce qui nous convient comme celui qui nous a faits. La seule chose importante ici-bas, c'est d'accomplir sa tâche.

“Jésus-Christ n'exige rien que pour notre avantage. S'il nous impose la souffrance, c'est qu'elle est la source de biens infinis, c'est qu'elle fait notre ressemblance avec Lui. Et, ne l'oubliez point, plus nos croix nous humilient, plus elles sont d'un bois vil, abject, plus elles nous unissent étroitement à Lui, notre chef.”



Zigzags autour de nos parlers

NOS vieux vocables, les tournures pittoresques de notre parler populaire n'ont pas de dévot plus sincère, d'appréciateur plus clairvoyant que M. Louis-Philippe Geoffrion, secrétaire de la Société du Parler français au Canada. Deux volumes de "Zigzags autour de nos parlers" nous en avaient déjà donné la preuve. La troisième série, qui vient de paraître, continue avec une égale maîtrise, avec le même charme, l'oeuvre commencée.

Les philologues vous diront sans doute avec raison que le principal mérite de l'ouvrage réside dans la science solide de l'auteur, dans l'étendue de ses recherches

et la sûreté de ses sources. Pour nous, nous avouons en admirer surtout l'agrément, et avec quel art, quelle coquetterie, dirons-nous, M. Geoffrion dissimule, sous une allure familière, sa vaste érudition. Une telle nomenclature aurait pu être si facilement lourde, uniforme, ennuyeuse! Et voilà, au contraire, de la vie, de la variété, de la gaieté, de l'esprit; voilà des souvenirs, des anecdotes et des réflexions piquantes. "Ouvrez le livre n'importe où... vous ne le fermerez pas que vous ne l'ayez lu tout entier", écrivait dans les "Etudes", de la première série des "Zigzags", M. Louis de Mondadon. Nous pouvons affirmer la même chose du dernier volume.

Le but évident de M. Geoffrion est de donner le coup de grâce à la légende du patois canadien et de relever à nos propres yeux les vieux mots de notre "parlure" en les rattachant à leur origine bien française. "On est émerveillé, disait le "Journal des Débats", quand on a par-

couru le livre de M. Geoffrion, de tout ce que la langue franco-canadienne renferme de mots pleins de suc, de termes précieux et de locutions naïves, pittoresques et charmants." Mais un chauvinisme étroit n'aveugle pas l'auteur des "Zig-zags". Il sait démêler l'ivraie du bon grain. S'il nous conseille d'honorer, en lui gardant son nom, la modeste "catalogne" de chez nous, il a de sages mises en garde contre les acceptions fautives de plusieurs mots d'usage courant: "mouiller, couvert, équiper", etc.

Que voilà donc un petit livre plein de mérites! Il nous instruit, il nous égaie, il nous corrige, il nous délecte... Lisez-le, vous dis-je.



L'Apostolat à l'Ecole primaire

LES productions de l'esprit sont rares dans nos provinces de l'Ouest.

Les difficultés de l'éducation, surtout d'une véritable formation intellectuelle française, l'accaparement des soucis matériels, l'absence d'un milieu stimulant sont parmi les causes qui entretiennent une sorte de médiocrité qui irrite ou décourage les uns, mais où se complaît l'apathie du plus grand nombre. L'effort de ceux qui triomphent de ces obstacles est donc méritoire et digne d'être loué. Il l'est doublement lorsqu'il s'inspire d'une haute pensée de foi et de patriotisme, comme c'est le cas des quatre brochures

qu'a déjà publiées M. l'abbé Sabourin, et de la cinquième qu'il offre en ce moment à ses compatriotes, "L'Apostolat à l'École primaire".

"On n'est pas chrétien sans prosélytisme", déclarait Lacordaire; on ne saurait prétendre, non plus, être éducateur sans apostolat. C'est ce que rappelle M. l'abbé Sabourin dans la première partie de son travail. La seconde développe les applications particulières de ce principe dans nos écoles de l'Ouest, et tout spécialement dans celles du Manitoba.

Les devoirs de sa charge de visiteur des écoles ont permis à l'auteur de saisir sur le vif les lacunes de notre enseignement officiel quant à la formation morale de l'enfant. On assouplit consciencieusement les muscles par l'exercice physique, on impose aux frêles petites intelligences un surmenage désordonné; mais les âmes, qui se soucie des âmes?...

C'est la grande noblesse de nos instituteurs et de nos institutrices de mieux

comprendre le caractère sacré de leur vocation et de préparer des élus pour le ciel, en même temps qu'ils préparent de bons citoyens pour la patrie.

La brochure de M. l'abbé Sabourin éclairera leur zèle et raffermira leurs convictions. Elle leur dira de quelle manière précise et pratique utiliser ces trésors d'apostolat qui sont en eux. Pourquoi les pères et les mères de famille ne voudraient-ils pas profiter aussi de cette lumineuse leçon ? Ne doivent-ils pas être avant tout autre les collaborateurs de l'oeuvre divine dans l'âme de leurs enfants ?

On trouvera aussi dans la dernière partie de "L'Apostolat à l'Ecole primaire", tout un arsenal d'arguments en faveur de l'enseignement du français dans nos écoles. C'est un sujet sur lequel aucun ne saurait avoir des vues trop nettes, ni des convictions trop arrêtées.

Nous permettrons-nous une discrète observation?... Certains passages de la

brochure nous ont paru écrits dans un style un peu sévère pour l'ensemble des lecteurs. L'auteur, nourri de saint Thomas, épris des purs concepts de l'esprit, ne s'attache peut-être pas suffisamment à provoquer ce choc d'émotion, cet enthousiasme chaleureux qui ébranle l'âme et la pousse invinciblement à l'action.

Mais ce léger défaut — qui peut très vraisemblablement n'être le fait que d'une impression personnelle — n'empêchera pas "L'Apostolat à l'Ecole primaire" d'atteindre son but, d'illuminer les consciences, d'enhardir les volontés. Puisse cette nouvelle brochure de M. l'abbé Sabourin avoir la très large diffusion qu'elle mérite!



LÉGENDES ET RÉCITS

Légende de la vallée Qu'Appelle

(Adapté de l'anglais)

JE SUIS celui qui l'aima d'amour suprême, celui dont l'oeil émerveillé s'éprit du charme de sa jeunesse en fleur et qui, grâce à elle, goûta le monde avec ivresse.

C'est moi, Ononwitha, qui entendis la voix mystérieuse dont parlent les chasseurs au pâle visage; Ononwitha dont l'aventure valut le nom de Qu'Appelle à cette blonde vallée.

Doucement elle avait murmuré à mon coeur anxieux: "Quand, de sa lèvre incertaine, l'été des sauvages sourira, reviens sur le lac tranquille. La musique de

tes rames agiles, je serai la première à l'entendre; je serai la première à courir sur la grève pour mettre ma main dans la tienne et t'accueillir avec des mots d'amour. Et tu m'emmèneras dans ton pays — ta femme pour toujours."

L'automne n'avait pas encore dévêtu les hauts arbres, l'âpre gelée n'avait pas encore mordu les feuilles frémissantes, qu'impatient de posséder, d'appeler mienne cette reine de toutes les beautés du Nord, je partais...

Sans arrêt ni soir ni midi, à travers le jour et la nuit, je marchai, marchai jusqu'à ce que j'atteignisse les grandes eaux, pour lancer sur leur glace mobile mon canot.

Ah! les longues heures! Ah! les longues lieues qu'il fallut franchir! Mon coeur fiévreux volait devant moi, devançant la distance et les jours; il volait, plus rapide que la lame de mon aviron — et pourtant jamais aviron léger ne laboura plus prestement le lac, tant il était avide,

mon coeur, de brûler sa flamme près de sa promesse, et de voir dans ses yeux s'éveiller l'amour.

Et les jours coulaient, coulaient, interminables, le long du fluide chemin. La moitié de ma vie me semblait s'étirer devant moi jusqu'à l'aurore où je dirais enfin: "Un jour, et je ravis ma reine."

Il vint, ce jour... Joyeux et rêvant, au gré des vaguelettes de moire je voguais, quand soudain — ô douceur! ô mystère! — des rives ombreuses une voix monta, prononçant tendrement mon nom... "Qui est-ce?..." fis-je. Silence... Le bruit de mon aviron s'arrêta dans l'air, mon oreille se tendit...

Dominant l'harmonieux duo des pins et de la brise, l'étrange voix m'appelle encore — voix de femme qui à travers le crépuscule glisse, légère comme le battement d'aile d'un papillon, éthérée comme le souffle d'un ange...

Me pencher... écouter encore... Oui, c'est bien mon nom que répète l'immaté-

rielle voix. “Qui appelle?... Qui appelle?...” crié-je cette fois, éperdu, dans la pittoresque langue apprise des Robes Noires.

Nulle réponse. Seul de rive en rive, de colline en colline, l'écho plaintivement interroge à son tour: “Qu'appelle?... Qu'appelle?... Qu'appelle?” — tandis que la vibration prolongée de mon cri en tous sens perce la nuit, et que la lune, pâle spectre glacé, silencieusement se dresse à l'horizon...

Non, je ne veux pas revivre ces funestes moments où mon épouvante croissante vit les feux de la mort luire sur le rivage, où les gémissements de toute la tribu de part en part transpercèrent mon âme...

O parole impuissante! Jamais tu ne sauras redire la torture et l'angoisse qui de cette heure s'installèrent en ma vie!... Je compris tout. Je me précipitai vers elle, cette reine des femmes, ma promise, et à insatiables et âcres traits, je contempalai la suprême beauté de son noble vi-

sage, ses yeux à jamais clos, ses lèvres que nul sourire n'entr'ouvrirait plus...

Mort!... Mort!... Unique et triomphante rivale du malheureux Onon-witha!... Une tempête de douleur assaillit tumultueusement mon coeur, le désespoir hurlait en moi sa plainte farouche, quand à travers l'opaque nuit où je gisais inerte, ces mots me parvinrent, imprécis et lointains: "Deux fois elle t'appela..."

Je tressaillis, et sur la morte me penchant: "Quand?" sanglotai-je, dément. "Avant que ses douces lèvres comme la fleur captive ne se ferment à jamais, deux fois elle prononça ton nom, dirent les femmes, ses amies. C'était à l'heure de la lune levante..."

Sur les lacs déserts, il ne vole plus, mon canot léger, car elle n'est plus là, celle dont le charme vainqueur rayonnait sur l'onde limpide.

Les visages pâles, le long de ces rives fleuries, ont bâti leurs villages. Ils proclament Belle des belles l'opulente vallée,

ce pendant que le soir, assis autour du bivouac, les voyageurs racontent qu'à l'heure silencieuse où la lune dore le sommet des collines lointaines, on entend s'élever le murmure de soupirantes voix.

Les visages pâles aiment le mystère des lacs hantés, et à leur coupe magique, de loin, ils viennent s'enivrer.

Pour moi, le jour, la nuit, l'heure, les saisons dorment dans l'oubli. Rien n'occupe mon cœur brisé, que ce fatal récit qui rappelle pourquoi les hommes blancs ont nommé la vallée "Qu'Appelle".



Un Noël dans la prairie

C'ÉTAIT la veillée de Noël. Tandis que Mme Jalbert et ses filles s'affairaient aux préparatifs du succulent réveillon qui réjouirait petits et grands au retour de la messe de Minuit, son mari, leurs fils et quelques "bachelors" des alentours causaient gaiement, en fumant leurs pipes.

Soudain, la porte s'ouvrit, et un petit vieillard, tout enneigé, parut dans l'encadrement. Une exclamation spontanée et joyeuse l'accueillit: "Père Ricard!" On l'entourait. Lui répétait: "Bonsoir, bonsoir, mes enfants", tout en serrant, à la ronde, les mains qui se tendaient...

Le Père Ricard, comme on l'appelait, n'aurait pas été le premier pionnier de l'endroit, le fondateur de la paroisse, que

seules sa bonhommie, la cordialité de son sourire et de ses manières lui auraient conquis la faveur de tous. A ces mérites, le malheur avait ajouté son auréole: le vieillard, tel l'arbre désolé qui survit à ses frondaisons, avait vu disparaître, autour de lui, toute sa famille. C'était l'espoir de retrouver un peu l'illusion des bonheurs perdus qui l'emmenait, ce soir, au foyer nombreux et hospitalier des Jalbert.

— Il neige donc, père Ricard? questionna Marie-Anne, une des jeunes filles, tandis que le nouvel arrivant s'installait, les pieds au feu, dans le fauteuil qu'elle lui avait approché.

— Oui, la nuit sera mauvaise. Il ne sera peut-être pas prudent de se mettre en route pour la messe de Minuit.

Un "oh!" de protestation se fit entendre, et une ombre passa sur les figures.

— Bah! on risquera!... fit le beau Paul Duval, récemment arrivé au pays, et qui voulait plaire à Marie-Anne.

— Braver la tempête?...

UN NOËL DANS LA PRAIRIE

Le vieillard secoua la tête gravement et son regard parut fixer quelque chose d'invisible et de lointain.

— Ce soir me rappelle...

En un clin d'oeil, les chaises se rapprochèrent. Un éclair de plaisir brillait dans tous les yeux: le vieux pionnier allait évoquer un de ses souvenirs!

* * *

— Ce soir me rappelle, reprit-il, mon premier Noël dans la prairie. Ah! ce n'était pas alors comme aujourd'hui! Les maisons spacieuses et confortables — et son regard embrassait la cuisine qui faisait l'orgueil de Mme Jalbert — n'avaient point encore remplacé les huttes en tourbe. C'est là que nous nous terrions, une partie de l'hiver, n'ayant pour voisins que la neige et les nuages, n'entendant, des mois durant, d'autres voix étrangères que celles du vent et des loups hurlant leur faim.

Cet hiver — le premier que nous pas-

sions sur notre "homestead" — avait été particulièrement hâtif et rigoureux. Aussi quand arriva la veille de Noël et que je vis ma jeune femme essuyer furtivement les larmes qui jaillissaient malgré elle de ses yeux au souvenir des "fêtes" joyeuses d'En-bas, je n'y tins plus. Le temps était clair et sec, la neige solide. "Si nous allions surprendre les Larose? proposai-je, après le dîner. Ils ne doivent pas s'ennuyer moins que nous..." Ah! quel sourire de gratitude illumina la figure de ma Louissette! "Mais le petit? objecta-t-elle aussitôt. S'il allait prendre froid? C'est si loin!..." Nos plus proches voisins demeuraient à douze milles et notre bébé avait à peine dix mois. "Bah! dans des couvertures..." Le voyage fut décidé.

Le soir tombait — il vient si vite en décembre — quand nous partîmes. J'avais bien remarqué, tout au bord de l'horizon, une longue ligne blanche... Mais quelques étoiles piquaient le ciel; les

chevaux marchaient bon train, nous arriverions avant la tempête. Et la carriole, au son gai des grelots, fila sur la neige brillante...

Ignorant que j'étais des traîtrises de la prairie! Le cinquième mille était à peine entamé qu'une bourrasque de vent éveilla mon inquiétude. A perte de vue, sous le ciel bas, la blancheur morne s'étendait sans un arbre, sans une maison, sans un point de repère. Les étoiles avaient disparu. Ma femme chantonait doucement pour endormir le petit. Lui faire part de mes craintes? Rebrousser chemin? Je n'osai... Elle paraissait si heureuse! Elle aurait éprouvé une telle déception! N'avions-nous pas, d'ailleurs, près de la moitié de la route de parcourue?

Maintenant, la vue ne dépassait guère la tête des chevaux. La neige commença à tomber — une neige fine que le vent, devenu soudain glacé, furieux, nous cinglait au visage.

Alors Louissette eut peur. J'entends encore son cri: "Pierre, arriverons-nous?" Je la rassurai; mais, de minute en minute, mes dernières espérances s'éteignaient, comme tantôt les étoiles. Le vent tournait. Comment s'orienter? Déjà, les chevaux aveuglés, suant, soufflant, n'obéissaient plus au mors. Malgré moi, ils changeaient de direction.

Puis ce furent les heures d'horrible angoisse. Nous étions perdus: perdus dans le noir, dans le froid, dans la poudrerie... Ah! ceux qui se sont égarés, un jour, connaissent seuls cette sensation d'épouvante et de désespoir. J'entendais ma femme pleurer tout bas; je la sentais frissonner en serrant dans ses bras son petit qui avait faim et larmoyait. La tempête redoublait. L'attelage n'avancait plus qu'à peine. J'avais abandonné les guides. Déjà, tandis que je cherchais à protéger contre le froid ma femme et mon enfant, l'engourdissement fatal me gagnait.

* * *

Je recommandais mon âme à Dieu quand ma Louissette — ah! la vaillante et sainte femme! — eut une inspiration. “C’est la nuit de Noël, dit-elle, d’une voix que les pires appréhensions faisaient trembler. Comme nous, dans la grotte de Bethléem, Jésus souffrit et la Vierge pleura. O Jésus de la Crèche, ayez pitié de mon enfant, et par les larmes de votre Mère, sauvez-nous! En témoignage de notre reconnaissance, je promets d’offrir à l’église qui sera construite bientôt, je l’espère, une belle crèche de Noël où les petits enfants des alentours viendront apprendre à vous chérir et à vous prier.”

Quelques minutes s’étaient à peine écoulées depuis cette promesse que les chevaux parurent reprendre vigueur. Eux qui tournaient, las et sans but, dans la prairie, depuis des heures, on les aurait dit subitement aiguillonnés, comme lorsqu’ils sentent l’étable. La carriole buta contre un obstacle; ils s’arrêtèrent. Je descendis de voiture... et reconnus le traî-

neau dont je me servais pour transporter le charbon et le bois du hangar à la maison: nous étions chez nous!"

* * *

A la messe de Minuit, ce soir-là, quelques fidèles contemplèrent avec une émotion particulière la crèche resplendissante, et en songeant au drame qu'elle rappelait, invoquèrent avec plus de confiance et d'amour le divin Enfant.



L'enlèvement de Soeur Sainte-Thérèse

LA messe vient de finir. Imploration solennelle à Celui qui guide nos pas, à Marie, étoile du voyageur. Aujourd'hui même (29 avril 1859) Mgr Grandin, évêque coadjuteur élu de Saint-Boniface, et deux Soeurs Grises vont entreprendre l'aventureuse traversée des prairies. Le jeune missionnaire se rend en France, recevoir des mains de son supérieur la consécration qui le fera "grand chef de la prière"; Soeur Sainte-Marie et Soeur Sainte-Thérèse retournent à leur maison mère de Bytown.

Sur le parvis de la cathédrale, quel attroupement pittoresque! Et quelle effervescence!... Hommes robustes aux traits sculptés dans le bronze, ceinturés

de rouge vif; femmes enveloppées de châles multicolores, encombrées d'une marmaille à l'oeil perçant et noir; vieillards courbés sur leur bâton; tout ce monde discute, s'agite, se lamente...

— C'est Not'Soeur, Not'Soeur-Docteur! gémissent les uns. Y faut pas qu'elle parte! Elle partira pas! grondent les autres. On se fera plutôt brûler vifs!...

Mais une petite vieille futée souffle l'optimisme:

— Peut-être ben, suggère-t-elle, avec les inflexions chantantes de la race, que la Mère Supérieure n'a pas dit son dernier mot...

Espoir ténu... On s'y raceroche pourtant, et d'un élan unanime, les Métis, par petits groupes bruyants et bigarrés, envahissent les abords du couvent voisin des Soeurs Grises.

* * *

Depuis quatre années, Soeur Sainte-Thérèse au coeur si doux, aux mains de lumière, vaque chez ces braves gens aux

saints labeurs de la charité. Quelle misère n'a-t-elle pas secourue! Sur quelle amertume n'a-t-elle pas versé l'huile et le miel! Quelle âme n'a-t-elle pas rendue meilleure!... L'avez-vous vue, à travers la prairie, sous la pluie, dans la neige, dans le vent? Peu lui importe la distance. On est affligé, elle vient; on est malade, elle accourt. Plus que ses aumônes, on aime son sourire; et plus que ses soins, la fraîche sympathie qui coule de ses yeux. Dans les coeurs arrosés de bienfaits, une gratitude tendre et exaltée a poussé ses racines, et sur les lèvres des frustes enfants de la plaine sont écloses les plus émouvantes appellations : "Not'Soeur, Soeur-Docteur... Mère des pauvres... Guérisseuse du bon Dieu..."

Et "Not'Soeur", tantôt, va partir! Rien d'étonnant que devant l'imminence du malheur, le sourd mécontentement des semaines précédentes éclate en une longue explosion de chagrin et de colère. Les Métis ne se voient pas seulement dépossé-

dés d'un bien précieux. Sensibles à l'excès, ils se croient encore bafoués dans le plus intime de leurs sentiments. Les yeux flambent dans les rudes figures quand Mère Valade paraît sur le perron du couvent.

Mère Valade! l'ouvrière vénérée de la toute première heure, la "femme de la prière" au grand rôle de dévouement, d'intelligence et de sacrifice. Un silence l'accueille. A la voir, si hautement se-reine, la cornette noire encadrant son visage, on subit déjà le prestige d'un vouloir énergique tout baigné de douceur. Elle connaît surtout à fond le coeur tendre et ombrageux de ses chers enfants de la prairie; mais, hélas! elle ne peut rien aujourd'hui que compatir à leur peine.

— Mes braves amis, votre affliction est la mienne. Si je pouvais retenir notre Soeur Sainte-Thérèse!...

— Vous êtes la supérieure, gardez-la, gardez-la! crie-t-on de tous côtés.

— Soeur Sainte-Thérèse ne dépend

plus de moi, explique patiemment, pour la vingtième fois peut-être, la bonne Mère. Vous le savez. Elle appartient à la communauté de Bytown. Ses supérieures, qui nous l'ont généreusement prêtée voilà quatre ans, avec sa compagne Soeur Sainte-Marie, la réclament maintenant que notre couvent est de nouveau réuni à la maison mère de Montréal. C'est leur droit et c'est la volonté du bon Dieu. Il faut se soumettre...

Mais l'assemblée regimbe au contraire. Un droit qui les dépossède de leur grande bienfaitrice, beau droit en vérité! Qui remplacera Soeur Sainte-Thérèse? Non, non!... Soeur Sainte-Thérèse ne se remplace pas!...

D'un geste spontané, une jeune maman tend vers Mère Valade un poupon cuivré aux joues rebondies.

— Sans Not'Soeur, proclame-t-elle d'une voix où vibre encore l'angoisse passée, sans Not'Soeur je ne l'aurais plus!...

Cri du coeur qui se répercute en tous les coeurs, rebondit en nouvelles protestations d'âpre chagrin.

— Est-ce là votre amitié? interroge soudain Mère Valade, sa voix légèrement claire, légèrement impérieuse, dominant le tumulte. Est-ce là votre reconnaissance, d'attrister par vos récriminations et votre mauvaise humeur le départ de votre bienfaitrice? Quel souvenir emportera-t-elle de ceux qui ont si mal profité de ses conseils et de son exemple?...

Ah! cette fois, la psychologie exercée de la bonne Mère triomphe. Ses paroles touchent droit au but. Troublés, confus, les protégés de Soeur Sainte-Thérèse restent cois... Puis quelques-uns chuchotent entre eux, et petit à petit, la place du couvent se vide de leur foule apaisée, mais non résignée.

* * *

Pendant ce débat dont les échos lui parvenaient par la fenêtre ouverte, la

jeune religieuse qui en était le sujet terminait les apprêts de son voyage. La matinée exultait de printanière allégresse. Une vague brillante de soleil déferlait dans la chambre, éclaboussait le parquet, frissonnait au rebord des meubles. Mais on en aurait vainement cherché le reflet dans le regard de Soeur Sainte-Thérèse. Son âme est triste de cette désolation qui monte vers elle; plus triste encore d'un souvenir dont l'angoisse, ravivée par une similitude de circonstances, s'accorde douloureusement avec les impressions de l'heure présente.

Soeur Sainte-Thérèse s'appelait alors Margaret-Theresa McDonald. Elle avait seize ans et elle était l'unique espoir, l'orgueil et tout le bonheur de vivre d'un père bien-aimé. Frêle tige où s'appuyait ce coeur d'homme! Jour fortuné où elle viendrait reflleurir son foyer désert!... La mort et la vie, jadis, étaient entrées dans sa maison la main dans la main; il avait pleuré la mère en embrassant l'enfant...

Mais l'heure victorieuse de l'épreuve sonne enfin. Au couvent de Bytown, où son enfance orpheline a été doublement choyée, la jeune fille a terminé ses études et l'heureux père serre dans ses bras, comme une proie chérie, sa belle Margaret. O stupeur! l'enfant glisse à genoux. La force qui tire à Dieu l'arrache à l'étreinte paternelle. Elle a choisi, au lieu des douceurs et des libertés du monde, les holocaustes de la vie religieuse... Et de longues gouttes brûlantes roulent sur les joues de Soeur Sainte-Thérèse parce qu'elle entend encore l'impitoyable menace: "Jamais, jamais je ne te reverrai!"

Deux ans après sa profession, la jeune religieuse avait reçu son obédience pour Saint-Boniface, où les premières Soeurs Grises missionnaires, récemment détachées de la maison mère de Montréal, demandaient du secours. Elle possédait quelque science médicale: on lui confia la visite des Métis pauvres et malades et des sauvages. Toutes les tendresses refou-

lées en son jeune coeur débordèrent sur sa clientèle déshéritée. Hélas! encore une fois, où elle a semé la joie lève aujourd'hui l'affliction amère. Dans l'âme délicate et compatissante de Soeur Sainte-Thérèse, une double blessure saigne, saignera toujours désormais.

* * *

La route des prairies!... Splendeur monotone de la plaine indéfiniment blonde sous le ciel infiniment bleu, fluide pureté frémissante de l'atmosphère, délicies mystérieuses de la lumière et du silence... Jour après jour, au pas lent des boeufs pensifs, au trot menu des petits chevaux au poil roux du pays, on va, on va, tandis que la charrette de la Rivière-Rouge roule, grince et cahote sur ses essieux de bois. Le soir, on dresse la tente et l'on regarde les étoiles s'allumer au fond de la vaste nuit.

Oui, c'est cela, la route des prairies. C'est cela, mais c'est aussi parfois, au lieu de la plaine ensoleillée, la plaine ruis-

selante, le campement sur le sol boueux, dans le foin trempé; c'est le passage à gué des rivières sur les roches glissantes, la ronde infernale des maringouins, le hurlement des loups, l'insolite frôlement d'une couleuvre; surtout ce peut être, là-bas, sous l'horizon, le mouvement d'un point noir redoutable: la horde de Sioux pillards et collectionneurs de chevelures...

* * *

Pour faire honneur à ses filles et leur donner un dernier témoignage de maternelle sollicitude, Mère Valade voulut les accompagner jusqu'à la première étape et passer avec elles la nuit sous la tente. Femme d'intuition et de toute prudence, quelque pressentiment l'avertissait-il de veiller le plus loin possible sur le départ des voyageuses?

Dès la pointe d'aube on est debout. Tout va à merveille, constate avec satisfaction la bonne Mère. Rien n'a troublé la paix nocturne. Les guides sont expéri-

mentés, et dès ce soir sans doute, la petite caravane rejoindra à Pembina, sur la frontière américaine, Mgr Grandin qui a pris les devants, à cheval, en compagnie de Mgr Taché.

Les adieux s'échangent, et dans le frais et lumineux silence du matin, les équipages rustiques recommencent à gémir, l'un vers le nord, l'autre vers le sud.

Mère Valade est tout à fait rassurée. Elle n'a pas vu, vers minuit, à quelques milles du campement, une mystérieuse chevauchée blafarde traverser le clair de lune...

Nos braves Métis, en effet, n'avaient pas mijoté longtemps dans leur déconvenue du matin. On ne trouvait recours nulle part, soit! A la guerre comme à la guerre!... Du fond atavique de la race un audacieux projet avait surgi, marqué au coin d'une innocente malice, donc doublement séduisant.

Un scrupule avait bien, un moment, arrêté les conjurés. Deux gaillards, avec

une grande affectation d'indifférence, s'étaient enquis "si c'était péché de toucher à une soeur". Le prêtre consulté, leur soupçonnant quelque idée de derrière la tête, avait répondu avec autant de force que de prudence: "Si vous touchez aux Soeurs, vous serez excommuniés".

Mais le temps presse. Il faut, avant le jour, conquérir l'avance prise par la caravane et la dépasser.

Ah! mon Dieu!...

D'un maigre bouquet de trembles, sur les bords de la rivière aux Gratias — aujourd'hui Morris — le cri de guerre a retenti, auquel répondent les clameurs terrifiées de la caravane qui vient de faire halte pour un premier repas. En un clin d'oeil la charrette des voyageurs est cernée et les farouches cavaliers lancent joyeusement en l'air leurs casquettes.

— Bonjour, les Soeurs!

Les deux petites religieuses, encore immobilisées par l'épouvante, rient et pleurent en même temps.

— Ma Soeur Sainte-Thérèse, ordonne le chef de l'expédition, d'un ton respectueux mais péremptoire, descendez! On est venu vous chercher. N'ayez pas peur, on ne vous touchera pas.

— Mais je ne peux ni partir seule, ni abandonner ma compagne, proteste la petite Soeur aux abois.

Tout a été prévu. Voici une charrette qui s'avance. Mlle de Lagimodière en descend, et avec elle une replète Métisse: la nouvelle compagne de Soeur Sainte-Marie.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les ravisseurs, comme des Sioux richement nantis de chevelures, détalent au grand trot avec leur prisonnière, tandis que les pauvres guides ahuris, confondus, tendent vers eux des poings rageurs.

* * *

La Charité eut ce soir-là son apothéose. Dans le crépuscule nacré, parmi les cris de joie et les acclamations fréné-

tiques, Soeur Sainte-Thérèse, l'amie des pauvres, rentra dans son royaume. Une trentaine de cavaliers, fusil sur l'épaule, escortaient la charrette triomphale et caracolaient fièrement sur leurs montures pomponnées. Les cloches de la cathédrale éclatèrent soudain en carillon joyeux. Elles sonnaient pour un baptême, mais on les crut de la fête...

Enfin, le cortège arrive à la porte du couvent. Une salve de mousqueterie éclate, avec un formidable: "Vive Not'-Soeur! Vive Not'Soeur-Docteur!"

Brisée par les émotions et les cahots, Soeur Sainte-Thérèse, après une courte visite à la chapelle, va prendre un repos bien mérité. Demain, elle se remettra à sa tâche. Pendant plus d'un demi-siècle encore elle se penchera, consolatrice et secourable, sur la misère quotidienne, la misère éternelle. (1)

(1) Soeur Sainte-Thérèse mourut à Saint-Boniface le 4 novembre 1917, dans sa soixante-quatrième année de vie religieuse, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Elle en avait passé soixante-deux à Saint-Boniface.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Préface	7
L'art d'être heureuse	15
Aimer sa vie	19
Sourire quand même	22
Argent et bonheur	26
A deux	30
Servir	34
Monnaie d'amour	38
Du coeur au visage	42
La chance	46
Nos lectures	50
Celles qui travaillent	55
Jeunes filles	59
La politesse chez soi	63
Un capital dilapidé	68
Ceux qu'on délaisse	71
La beauté	74
Féminisme pratique	78
Comprendre	82
Embellissons la ferme!	86

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Plaie d'argent n'est pas mortelle	90
Un peu plus de fierté	94
Mots d'enfants	99
Savoir vieillir	104
Marie Rollet	108
Dans la prairie	113
Le succès	118
Notre tâche	122

VARIÉTÉS

Mère d'Evêque	129
Que les femmes s'en mêlent!	141
La mère de chez nous	149
Un conte, maman	157

NOTES DE CRITIQUE

L'obscur souffrance	165
Zigzags autour de nos parlers	169
L'apostolat à l'école primaire	172

LÉGENDES ET RÊCITS

Légende de la vallée Qu'Appelle	179
Un Noël dans la prairie	185
L'enlèvement de Soeur Sainte-Thérèse ..	193



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE
23 NOVEMBRE 1929
POUR
LA LIBRAIRIE D'ACTION
CANADIENNE-FRANÇAISE
MONTRÉAL
PAR
L'IMPRIMERIE DE LA LIBERTÉ
SAINT-BONIFACE
MANITOBA

[illegible]

BJ 1482 S13 1929
SAINT-AMANT ANNETTE
L'ART D'ÊTRE HEUREUSE/

39301735 HSS



000004804357

BJ 1482 S13 1929
Saint-Amant, Annette.
L'art d'êtr^êe heureuse /

0206215B MAIN

A5835

**DANS LA SÉRIE
LES GERBES**

<i>Groulx, Lionel</i>	
Dix ans d'Action française	\$1.00
<i>Groulx, Lionel</i>	
Notre maître le passé.....	1.00
<i>Frère Mariste</i>	
Notre légende dorée (3 vol.)	1.00
<i>Frère Mariste</i>	
Histoires canadiennes pour catéchismes (Tome I) ..	1.00
<i>Bruchési, Jean</i>	
Jours éteints	1.00
<i>Conférences, Ottawa</i>	
Les Heures littéraires.....	1.00
<i>Annette Saint-Amant</i>	
L'Art d'être heureuse.....	1.00

\$1.00
